BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

3 1761 04576213 5

MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

De la Sympathie à la Fraternité d'Armes

LES ÉTATS-UNIS DANS LA GUERRE

D
619
B36
1919
c. 1
ROBA

LIBRAIRIE FÉLIX A

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by the

Comité France-Canada,

Toronto.

De la Sympathie à la Fraternité d'Armes

LES ÉTATS-UNIS DANS LA GUERRE

BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

Histoire du Canada, par F.-X. GARNEAU. Cinquième édition, revue, annotée et publiée avec un avant-propos par son petit-fils, HECTOR GARNEAU. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique. 2 forts volumes in-8°.

TOME PREMIER (1534-1744). Un volume in-8° avec portrait de l'Auteur. 1913 . . . . . 10 fr. »

TOME SECOND. Un volume in-8° (*sous presse*).

Les Promesses de la Vie américaine, par H. CROLY. Traduit de l'anglais par FIRMIN ROZ et FENARD, introduction par FIRMIN ROZ. Un vol. in-8°. 1913. . . . . 3 fr. 50

Les Etats-Unis et la France, par E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J. M. BALDWIN, L. BÉNÉDITE, W. V. R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, L. GILLET, D. J. HILL, J. H. HYDE, MORTON FULLERTON. Un vol. in-8°, avec 18 pl. hors texte. 1914 . . . . . 5 fr. »

La France et la Guerre. *Opinions d'un Américain*, par JAMES MARK BALDWIN. Une brochure in-8°. 1915 . . . . . 1 fr. »

Le secours américain en France (*American Aid in France*), par WILLIAM G. SHARP et GABRIEL HANOTAUX. Une brochure in-8°. 1915 . . . 1 fr. »

Le Devoir des Neutres, par RUY BARBOSA. Avant-propos : *La Sentence du Juge*, par GRAÇA ARANHA. Traduit du portugais par CARDOZO DE BETHENCOURT. Une broch. in-8°, avec une planche hors texte. 2° édit., 1917. 2 fr. »

Le Chili et la Guerre, par C. SILVA VILDÔSOLA, ancien directeur du *Mercurio* de Santiago du Chili, traduit de l'espagnol par CARDOZO DE BETHENCOURT, ancien bibliothécaire de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Une brochure in-8°, 1917 . . . . . 1 fr. 80

L'Allemagne et l'Amérique latine. *Souvenirs d'un voyageur naturaliste*, par EMILE-R. WAGNER, correspondant du Muséum de Paris, avec préface de M. EDMOND PERRIER, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'Histoire naturelle. 1 vol. in-8°, avec une carte hors texte. 1918. 3 fr. 50

La République de Costa Rica. *Son avenir économique et le Canal de Panama*, par le comte MAURICE DE PÉRIGNY, précédé d'une préface de M. MARTINENCHE, Secrétaire général du Groupement des Universités et des Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique latine. 1 vol. in-8° avec 10 pl. et une carte hors texte, 1918 . . . . . 5 fr. »

L'Union des États-Unis et de la France, par G. HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique (texte français et texte anglais, traduit par W. MORTON-FULLERTON). 1 brochure in-8, 1918 . 0 fr. 90

La France et la Guerre de l'Indépendance Américaine : 1776-1783, par le Capitaine JOACHIM MERLANT, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier. 1 volume in-8°, avec 6 planches et 1 carte hors texte. 1918 . . . . . 3 fr. 50

Pages choisies de José Enrique Rodó, avec introduction de M. HUGO D. BARBAGELATA. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte . . . . . 3 fr. 50

Pages choisies de Rubén Darío, avec introduction de M. VENTURA GARCÍA CALDERÓN. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte . . . 3 fr. 50

B2(250

De la Sympathie à la Fraternité d'Armes

LES ÉTATS-UNIS DANS LA GUERRE

PAR

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

193945
3.2.25

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1919

Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A Fernand BALDENSPERGER

Mon cher ami,

Veuillez recevoir ce petit livre tout plein des pensees d'absolue confiance que nous échangions, cet été, en Lorraine, tandis que nous circulions au milieu des troupes du général Pershing.

Vous veniez d'Amérique et vous alliez y retourner; la guerre a fait du professeur à la Sorbonne un chargé de mission, et l'enseignement de la civilisation française vous a été confié dans la grande université américaine; vous employiez votre court passage en France à nous renseigner tous sur l'admirable état d'esprit de nos nobles amis et Alliés d'outre-mer.

Ainsi justifiez-vous le beau mot du président Butler qui, en vous décernant le degré honoraire de docteur ès-lettres de l'Université Columbia à New-York, le 5 juin 1918, vous appelait « l'officier de liaison chargé de maintenir le contact entre l'intellectualité américaine et l'esprit français ». Il est plaisant pour l'imagination, mon cher Baldensperger, que ce beau rôle soit échu à un enfant de Saint-Dié, à un fils de la petite ville vosgienne où, pour la première fois, le Nouveau-Monde récemment découvert fut nommé Amérique; et surtout il est extrêmement heureux qu'il soit échu au commentateur de cet Alfred de Vigny qui, par avance, a le mieux portraituré nos soldats d'aujourd'hui, et au Lorrain qui, toute sa vie, a médité sur les limites qu'il convient de poser aux entreprises matérielles et intellectuelles de la Germanie.

La libération de la France et des peuples s'achève. Depuis que ces notes furent écrites, les Américains ont fait de grandes choses qui justifient

les pronostics de ce petit livre et notre foi dans leur intervention. Maintenant c'est dans la paix que nous allons avoir à collaborer avec eux.

Ces dernières pages de la guerre, je vous les offre, mon cher Baldensperger, en hommage amical et en signe de notre parfait accord sur le service qu'après la victoire, la Lorraine et l'Alsace délivrées peuvent rendre à la France et à l'Entente. L'Entente doit subsister. La Lorraine et l'Alsace en seront l'avant-poste et l'avertisseur en face des pays d'outre-Rhin.

Puissions-nous tous deux, mon bien cher ami, demain comme hier, collaborer pour donner une voix, dans l'esprit français et dans le concert des nations, à ces territoires du Rhin qu'avec leurs frères d'armes américains, nos soldats viennent de délivrer et où repose ce que nous pouvons comprendre et accueillir de la pensée germanique, si odieusement dénaturée par la Prusse. Votre science, animée d'amour, nous guidera dans le triage de ces richesses spirituelles mêlées de si dangereux éléments.

Maurice BARRÈS.

De la Sympathie à la Fraternité d'Armes.

CHAPITRE PREMIER

LA CONSCIENCE AMÉRICAINE

1er mars 1915.

L'élite américaine et la France. — Quelques lettres significatives. Hommages à la France en armes.

Nos soldats n'ont de pensée que pour accomplir leur devoir. Mais un jour ils voudront savoir, et nous, leurs familles, leurs amis, dès maintenant, nous voulons savoir si l'univers leur rend justice.

Les nations de l'Europe, sous le regard de l'univers attentif à cette grandiose tragédie, sont appelées depuis six mois à faire valoir les titres de leur puissance. Allemagne, que vaux-tu ? Ton orgueil, justifie-le ! Et vous, noble Belgique, Russie, Angleterre, France ? Le monde a suspendu ses jugements et décidé qu'il allait connaître à l'épreuve ce qui est admirable.

Ainsi commence un monde nouveau. Demain, rien ne comptera plus dans l'univers que d'après l'évènement de cette guerre. Chaque nation révèle aujourd'hui son âme. On ne va plus nous juger d'après le passé, d'après nos annales, d'après nos gloires de vitrine, d'après 1870, mais d'après nos enfants qui se battent.

La vertu et le génie de la France se prodiguent dans les tranchées. L'univers le reconnaît-il ? Dans le moment où nous surveillons les difficultés des Etats-Unis et de l'Allemagne,

n'êtes-vous pas curieux de connaître les sentiments unanimes et vrais qui animent, à notre endroit, l'élite de la grande République américaine ?

Mais d'abord, comme on jette un regard d'ensemble sur l'horizon, laissez que je vous donne une lettre que j'ai reçue de là-bas et qui nous peint l'idée déplorable que l'on se faisait de la France en Amérique. Cet Américain — je donne ce détail pour montrer sa sympathie française agissante — m'avait envoyé de l'argent pour nos blessés. Je l'avais remercié. Il me fait un second envoi, de 260 francs, à la date du 1er février, en y joignant les plus intéressantes réflexions.

J'ai reçu, me dit-il, votre lettre du 15 décembre. Vous la terminez en répétant : « La France combat pour la civilisation. » C'est un fait qui, aux États-Unis, n'aurait jamais été admis par l'opinion, si l'Allemagne n'avait pas, au mépris de tous les traités, envahi la Belgique et si l'Angleterre n'avait pas été l'alliée de la France.

L'Allemagne, jusqu'au mois d'août dernier, était la puissance mondiale qu'on ne discute pas. Comme son empereur était, pour tout Américain, le « war Lord », son empire était le dernier mot du progrès et de la plus haute civilisation.

L'Américain autochtone, comme le citoyen d'origine récente venu d'Irlande, de Hollande, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, etc., professaient tous le même dogme.

Et la France ? C'est triste à vous le dire, mais on pourrait répondre d'un mot qui, si dur soit-il, traduit bien le sentiment, le « feeling » américain sur notre patrie. La France « *fuit* ». Elle fut !

Pourquoi cela ? Est-ce parce que la France, vaincue en 1870, n'a cessé depuis de traîner derrière elle la honte de ses défaites ? Oui.

Est-ce parce que le peuple américain, comme tous les peuples jeunes, a pour idole la Force, et que l'Allemagne était devenue sa divinité de choix? Oui.

Est-ce parce que Paris, qui symbolise la France entière, est représenté ici comme la Babylone des temps modernes ? Oui.

Est-ce parce que, à tout instant, dans les journaux, la France est représentée comme la nation homicide par excellence, par ce qu'en anglais, on appelle la « self-destruction », l'immoralité dans la famille par la stérilité complète ou la fécondité limitée à un héritier ? Oui.

Mais savez-vous quelles sont les deux grandes causes de la décadence de la France dans l'esprit des peuples ? Ce sont les luttes de

partis qui, pendant quarante ans, ont été le gouvernement de la France, et c'est, dans les dernières années, la politique religieuse du gouvernement, — cette politique antifrançaise a été le plus habilement exploitée par l'Allemagne.

On vous accuse d'avoir perdu toute foi en quelque chose de supérieur. Voilà, monsieur, la raison de l'abaissement moral dans lequel la France est tombée dans l'esprit du peuple américain. Voilà pourquoi les Allemands-Américains voient se grouper autour d'eux les Irlandais, les Hollandais, les Suisses-Américains, etc , pour célébrer la victoire germanique contre les Alliés. Des hommes haut placés d'origine hollandaise me disaient naguère : « Nous aimons mieux que notre patrie devienne une province allemande, plutôt que de voir la France athée et persécutrice de la conscience humaine triompher de l'Allemagne. »

Ainsi parle, fidèle interprète d'un état d'esprit qu'il combat, mon correspondant que je n'ai pas l'honneur de connaître autrement, mais qui semble un esprit généreux et clair. Sa lettre pose le problème très bien. L'Amérique se faisait de la France une idée assez basse, et plaçait l'Allemagne sur un piédestal. Mais voilà que cette Germanie idéale, gouvernée par le plus noble des gentlemen, rompt les traités, les considère comme des chiffons de papier... Alors, quoi ! ce pays, que l'on ne se permettait même pas de contrôler, de discuter, aurait des tares derrière sa mensongère façade ?

Ce fut un grand trouble dans la conscience américaine.

Dès les premiers jours d'octobre, certains journaux rendaient compte d'un « manifeste de l'opinion américaine » qui blâmait ouvertement les procédés barbares des Allemands quant à la violation de la Belgique, et un homme-type, représentatif par excellence de l'opinion américaine, l'ancien président de l'Université Harvard, Charles W. Eliot, prenait de suite le parti des Alliés, pour désirer, sinon l'écrasement de l'Allemagne, du moins l'anéantissement du système militariste prussien.

Lorsqu'on connaît la campagne pangermaniste aux États-Unis, sa violence et son étendue ; lorsqu'on a constaté la germanisation de certaines parties du territoire et même de cer-

tains esprits, on est aussi étonné qu'heureux de voir ce revirement, ce retour à la France.

C'est une révolution de conscience. Voulez-vous y assister, la comprendre, en suivre les heureuses phases ? Un ami, éminent professeur de notre Sorbonne, met à ma disposition des lettres nombreuses qu'il a reçues, depuis le début de la guerre, de ses collègues, maîtres illustres, ou bien des jeunes élèves des fameuses universités de là-bas. Vous y surprendrez, comme je vous l'ai promis, les sentiments vrais qui animent l'élite, car vous savez qu'en Amérique les gens des universités sont les seuls à avoir des idées, au sens européen du mot. Les autres parties du public vivent d'impressions et d'on-dit mal cohérents. Dans un pays où il y a peu de traditions, les universités servent de cadres et créent des liens d'une force que nous ne pouvons pas imaginer d'après notre vie française. Là-bas, deux hommes qui s'abordent se disent de quelle université ils sortent et puis de quels cercles ils sont. L'opinion des universités est donc, sur l'esprit public, d'une importance que je ne risque pas d'exagérer. Tout autant que des endroits où l'on donne l'instruction supérieure, elles sont des centres de développement général et d'*humanité*.

Un des esprits les plus distingués de Cambridge, une octogénaire, traductrice et commentatrice de Montaigne, sœur de ce Robert Norton qui fut le grand ami d'Emerson, écrit au 1er janvier 1915 :

> La tristesse des événements abattus sur l'Europe obscurcit notre ciel, et il est difficile de se représenter l'avenir : même l'espoir est aveugle... Mais nous pouvons entrevoir les probabilités d'une victoire, qui ira à ceux qui défendent la cause de la liberté humaine. La propagande des pangermanistes se fait surtout, bien entendu, parmi les Germans-Americans... Et j'ai confiance que, malgré les troubles de certains avis, la certitude de la vérité gagnera toute l'opinion.

La lettre de cette noble octogénaire est touchante par son désarroi. Le calme Cambridge, survivance de la Thébaïde intellectuelle de jadis, doit être en effet *catastrophé* par ces nouvelles d'Europe, et les tours d'ivoire chancellent jusqu'en

Amérique. Mais, dans ce même Cambridge, écoutez, voyez ce jeune étudiant qui accourt vers nous. Admirez avec amitié son élan, sa confiance d'adolescent :

De Cambridge (Massachusetts), 21 décembre 1914.

...Notre sympathie, ici, est complètement pour les Alliés. Là est la cause de la civilisation, et jamais une guerre n'a eu un but aussi noble et élevé. Maintenant, mieux que jamais, nous réalisons notre besoin pour tout ce qui est beauté et élégance de la culture en France. Cela promet un jour nouveau dans les affaires académiques. Enfin, en Amérique, pour nos guides allemands, le système sera brisé, et avec lui notre superstition dans la pédanterie et la barbarie allemande. Aussitôt que cette horrible guerre sera finie, j'espère venir en France et y passer plusieurs années d'études... Je sens que la France intellectuelle et la culture française seront stimulées par la victoire et que la France sera le centre pour tout véritable étudiant... Je suis heureux de vous offrir ma sincère admiration pour votre noble service dans la défense de la France, et j'espère, vraiment, que vous reviendrez avec la Victoire, en bonne santé pour continuer le développement de votre enseignement, et avec la culture française, l'esprit français, l'honneur français, absolument et définitivement établis pour toujours...

Que cela fait plaisir ! De tels témoignages sont des raisons d'espérer et nous prédisent, nous préparent, nous assurent un admirable avenir. Ils sont un réconfort pour les vaillants groupements de l'Alliance française, pour les œuvres d' « échange », pour tous ces Français dévoués et fidèles au culte de la patrie, qui s'efforçaient de dire là-bas qu'il existe une France non officielle, une France qu'on ne voit pas, en laquelle il faut croire.

Ecoutez l'un d'eux, voyez toutes les agitations d'esprit, les inquiétudes et les joies d'un professeur français installé à l'University of California, Berkeley :

14 janvier 1915. — ... Depuis le commencement de la guerre, je me ronge les poings en pensant à ce que mes amis voient, sentent et font, alors que, dans une université plus neutre que jamais, je ne peux faire qu'une chose : c'est d'empêcher qu'un Allemand ne prenne ma place.

De l'attitude de l'Amérique, je ne peux pas vous parler en détail : ils sont ici 26 (?) millions de Germans-Americans qui, par tous les moyens possibles, cherchent à indisposer les vrais Américains contre nous. On a prié pour la paix, refusé d'aider les Belges, excité contre nous les planteurs de coton, qui restent avec leurs marchandises en magasin ; aujourd'hui, on parle de faire adresser une pétition aux chefs des gouvernements européens pour leur faire des remontrances. Nous sommes inondés de brochures, de journaux, de lettres qui viennent de partout, mais qui toujours ont leur marque de fabrique « made in Germany », et tout cela... pour rien. *Damn the Germans!* est la seule phrase qui résume vraiment l'opinion de la masse. Il faut pourtant vivre à côté d'eux, presque avec eux, les écouter et rester calme ! Quelle école de volonté ! Ce qu'il faut dire aussi, c'est que maintenant on commence à nous respecter. Finies les histoires stupides sur le « Gay Paris », nos modes ridicules, nos moustaches, nos gestes, notre pourriture morale et physique. Vous savez que l'on nous croyait tous avariés. Très gravement, il y a huit jours, le professeur d'*éducation* me demandait si nous n'avions pas d'enfants parce que nous ne voulions ou ne pouvions pas. Jusqu'ici, ce brave homme n'avait jamais douté de notre impuissance physique : il commence à se demander s'il ne s'est pas trompé.

Je m'applique en ce moment à étudier les variations d'opinion, surtout chez le peuple. Chose très significative : dans deux romans publiés dans le *Saturday Evening Post*, tout récemment, les Allemands jouent des rôles de traîtres, et cela vaut mieux pour nous qu'un *Livre Jaune* ; on les considère comme des « vilains » de mélodrame...

Ainsi les progrès de la France dans la conscience américaine sont constants, quasi réguliers, comme en Champagne à cette minute. Tenez-en pour preuve cette voix récente de date :

Cambridge, Mass., 29 janvier 1915.

...Nos cœurs sont complètement vôtres dans cette lutte terrible qui semble un retour au temps des barbares. Malgré toute la propagande allemande aux Etats-Unis, les sentiments de notre pays restent les mêmes. Leurs explications ne font que nuire à leur « cause ». Ce qui nous ennuie et nous agace le plus dans tout ceci, c'est l'attitude des Allemands naturalisés Américains, qui sont restés Allemands *de cœur* et tâchent de faire croire à l'étranger que

les États-Unis sont pour eux. Nous n'avons tous qu'une prière, qu'une espérance : — que la guerre finisse avec la victoire du droit et de la civilisation... Nous travaillons beaucoup ici pour les soldats des Alliés, et pour ces pauvres Belges, nous donnons de *tout notre cœur*, je vous assure, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique...

Ils donnent! La France le sait. Et que les organisations de secours américaines, auxquelles préside à Paris notre confrère de l'Institut, M. Whitney Warren, l'éminent architecte de New-York, reçoivent ici notre remerciement français!

Mais j'ai gardé, pour clore cette série de témoignages, la parole émouvante, éclatante d'un professeur d'Harvard qui voulut bien se donner la peine de nous connaître et de nous voir, alors que trop de gens croyaient encore aux clichés de la France décadente. L'auteur de ce livre célèbre, *The France of to-day*, écrit de Boston, en date du 10 janvier 1915, ces lignes de toute beauté :

... *Même si l'impossible devait se produire encore — et si les armes allemandes l'emportaient — rien ne saurait diminuer la simplicité, la dignité, la gravité, la grandeur de l'esprit français, qui ont fait de ces mois d'*épreuve du feu *une des périodes vraiment héroïques dont l'humanité puisse se souvenir. Et, pour mon compte, je n'ai pas l'ombre d'un doute quant à l'issue victorieuse de votre lutte pour l'existence et l'honneur national...*

Si terribles qu'aient été ces mois émouvants, j'y trouve ainsi mainte clarté. Nulle épreuve moins énorme n'aurait pu prouver au monde, au monde entier, la parfaite vaillance des deux nations — Angleterre et France — qui, sans être la mienne, me sont devenues aussi chères que celle-ci. Vaillance, je l'entends non pas seulement dans notre sens plus limité d'acceptation absolue du devoir et dédain du danger, mais dans la pleine gloire de sa signification grande et valeureuse : Cortesia a valor *de Dante...*

Après tant de pauvres peintures, inspirées par les plaisirs de casino que Paris propose aux étrangers et par les vilenies d'une certaine littérature et d'une certaine politique, quelle revanche

sublime que le tableau offert par la France héroïque et tenace d'aujourd'hui ! Nos soldats, qui sauvent nos existences terrestres par leurs innombrables sacrifices sanglants, purifient en même temps notre patrie, la réhabilitent aux yeux de l'univers émerveillé. Ils ont, comme nos pères, le secret de courtoisie et de courage qui introduit des êtres dans le monde idéal. Quel est le secret d'émouvoir les peuples ? Avec chacun d'eux, il varie. Qu'est-ce que le ciel d'Amérique, et comment un héros en obtient-il l'accès ? J'en ai pris une notion dans Emerson et William James, et je ne m'étonne pas que la vertu de nos soldats soit accueillie et saluée par le génie religieux de cette grande et étrange nation.

Réjouissons-nous que « la conscience » des États-Unis, je veux dire ses universités, nous rende justice, car qui sait si ce n'est pas d'elles, beaucoup plus que des milieux actifs d'entreprises et d'affaires, que partira l'appel aux armes ? Aux armes que la peu guerrière Amérique peut manier en ce moment : limitation ou suppression de ses envois à l'Allemagne, prêt d'argent au Canada, répression des tendances germanophiles de certains immigrés...

CHAPITRE II

CE QUE PENSENT DE NOUS LES AMÉRICAINS

31 mai 1915.

La délégation française à San Francisco. — Les premières impressions de guerre de M. Whitney Warren. — Les vertus ancestrales de la France sont toujours vivantes.

Quelques-uns de mes lecteurs se rappellent peut-être les questions qu'avec eux, il y a quelques mois, je me posais sur les États-Unis, et auxquelles, aidé de lettres venues des Universités de là-bas, nous essayions de répondre.

Le gigantesque chantier d'outre-Atlantique, encombré de Germano-Américains, prêtera-t-il l'oreille à des voix comme celle de Roosevelt ? Discernera-t-il l'opinion des meilleurs héritiers de ses colons primitifs, qui ne voulaient pas admettre la prééminence de la force ? Ecoutera-t-il ses intellectuels, les professeurs d'Université qui, depuis une dizaine d'années, reviennent l'un après l'autre à une plus juste estimation de la France ?

Telles étaient mes interrogations, et déjà je donnais une réponse d'espoir qu'à trois mois de distance, après la leçon des événements, je puis confirmer, élargir, transformer en joyeuse confiance.

Nous avons remporté aux États-Unis une grande victoire morale, solide, assurée, permanente, et cela, on ne le répétera jamais trop en France. Même dans cette Californie, si lointaine et si jeune, tout occupée de sa grande exposition et de

ses propres difficultés, nous avons su nous imposer aux plus indifférents.

Naïvement, il y a huit jours, à l'inauguration du pavillon français, les orateurs américains ont laissé voir leur surprise. Jamais personne n'avait cru que nous viendrions, et voilà qu'avant le pavillon fédéral, avant l'Italie, avant bien des États d'Amérique, nous étions prêts ! Sans faire de bruit, nous avions tenu notre parole, simplement comme d'habitude. Et rien n'était plus curieux que de voir l'attitude réservée de la délégation française, d'entendre les paroles sobres de M. Tirman qui, ayant fait à peine une allusion « aux circonstances présentes », invitait nos amis américains à venir nous voir. Quel contraste avec l'enthousiasme débordant des Californiens de toute origine ! L'un d'eux, d'origine allemande pourtant, disait à la sortie : « C'est la première fois que je me sens ému à une cérémonie officielle ! »

Une lettre m'arrive de là-bas avec des accents de clairon chantant la victoire :

« *Savez-vous*, me dit-elle, *que le comité de l'Exposition avait, dès le début de la guerre, offert à la France de lui rendre sa parole, ajoutant que sur l'emplacement qui nous était réservé on planterait un simple jardin à la française ? Savez-vous que les industriels du Massachusetts avaient offert dans leur pavillon l'hospitalité à leurs concurrents français ? Savez-vous enfin que notre attitude digne, réservée, pleine de force contenue, est en train de forcer toutes les admirations et que les German-Americans eux-mêmes n'osent plus rien dire contre nous ?*

« *Ce pays nous est aujourd'hui complètement, définitivement acquis : le peuple est ouvertement pour nous et le prouve en donnant généreusement, librement, comme on sait donner dans les pays jeunes et riches. Quelques-uns encore résistaient, se refusaient à accorder leurs sympathies à un peuple réputé irréligieux. Des pasteurs protestants ayant fait leurs études en Allemagne prêchaient la paix. Des pacifistes comme le président Jordan de Stanford conservaient leurs vieux préjugés,*

*voyaient toujours en nous une nation affaiblie par de longs siècles de guerre. La petite brochure de M. Bédier a enlevé ces dernières lignes de tranchées. Le grand organe religieux de l'Amérique, l'*Outlook, *en a publié la traduction. « Vaincu par l'évidence, disait Lyman Abbott, le directeur, je ne peux rester plus longtemps silencieux ». Le président Jordan faisait des excuses publiques à la France et reconnaissait qu'il s'était trompé. C'était la grande victoire et la vraie, l'écroulement du prestige de l'Allemagne. Le peuple de France a, cet hiver, détruit tous les préjugés, effacé le souvenir des anciennes défaites; nous avons su nous imposer au respect et à l'admiration du monde ».*

Je relis cette dernière phrase avec une profonde émotion. Que les mères qui ont perdu leur fils au champ d'honneur recueillent ce grand témoignage. Il leur appartient, il est leur joyau, leur parure de fierté sous leurs vêtements noirs. Chacune d'elles, par son enfant, a rétabli l'honneur de la France. Le monde applaudit nos soldats morts et vivants, et regarde avec un silence angoissé les mères debout au pied de la croix.

Un écrivain américain, M. J.-O.-P. Blaud, a parcouru nos provinces dans le grand moment où nos armées, par la victoire de la Marne, sauvaient la civilisation, et quand chacun de nous faisait son effort et sa prière. Et cet Américain déclare avec l'accent de la vérité, dans la revue *The Atlantic Monthly*, que, chaque fois qu'il se reporte à ces jours de son voyage, l'impression qui lui vient à l'esprit « est d'un émerveillement qui ne cesse pas, d'une admiration qui s'accroît. La France, dit-il, présente aujourd'hui un spectacle émouvant de renaissance spiritualiste : la nation purifiée et ennoblie par le sacrifice et la douleur se trouve dans un nouveau monde d'une rare beauté morale ». Et, après avoir raconté tout ce qu'il a vu, l'auteur termine son article, intitulé la *Grande Nation*, par ces lignes solennelles : « *En France, à cette heure, il n'y a pas un homme ou une femme, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, qui n'ait quelque chose à dire d'intéressant, parce que, dans cette guerre, les valeurs artificielles ont disparu. La*

valeur humaine compte seulement, et les hommes et les femmes sont devenus humains d'une façon surprenante et splendide ».

Que notre destinée soit bénie de ce que nous n'avons pas souffert dans l'obscurité ! L'humanité tout entière sait que nous sommes redevenus l'antique race française, celle qui, « depuis des siècles, a la responsabilité de la vie spirituelle des peuples », celle qui, en disparaissant, « laisserait la grande famille humaine dénuée de ses plus belles ressources morales ».

Qui parle ainsi ? Quelles sont ces expressions ? Je les emprunte à un noble esprit d'outre-mer, à M. Whitney Warren, l'architecte universellement connu, dans sa belle conférence, le *Témoignage d'un citoyen américain*.

Tous ces textes que je cite s'accordent pour que nous comprenions que, depuis dix mois, peu à peu, l'Amérique (et c'est l'univers que je devrais dire) a retrouvé la France. Whitney Warren, là-dessus, est bien clair :

Quand je suis débarqué à Paris, aux premiers jours de guerre, écrit-il, j'ai été frappé du changement qui s'était instantanément opéré chez vous. Vous étiez depuis des années négligents de vos propres mérites. Vous vous étiez laissé transformer brutalement au contact de la grossièreté germanique, *vous viviez contre vos instincts*. Et soudainement, de nouveau, vous avez cédé à vos instincts ; de nouveau, vous étiez généreux, chevaleresques, vous parliez d'honneur et de sacrifice, de dévouement, d'abnégation ; tous les vieux mots de votre vocabulaire vous remontaient aux lèvres, et l'on eût dit que vous aviez retrouvé, dans un coin, un lexique oublié; vos manières mêmes avaient reconquis leur politesse et leur retenue, vos modes, leur bienséance ; dans le bouleversement général, vous aviez dépouillé tous vos habits d'emprunt, et la gravité des circonstances vous avait rendus à vous-mêmes...

Nous avons retrouvé nos vertus héréditaires, au dire de Whitney Warren, et vous allez l'entendre, aussitôt après, ajouter que nous avons en outre retrouvé notre mission éternelle.

Ah ! lecteurs, vous et moi, nous le connaissons le revers de la superbe médaille que frappe perpétuellement notre race ;

nous savons ce qu'il peut en coûter d'être le peuple des Croisades, le peuple de la Révolution et de l'Empire (et ce n'est pas que dans les tragédies de Corneille que le génie héroïque français glisse parfois à l'absurde), mais c'est vrai, nous sommes toujours ce peuple magnanime qui veut accomplir « les gestes de Dieu », et aujourd'hui, en même temps que nous nous battons pour délivrer nos frères d'Alsace et de Lorraine que nous avons laissés en gage, et pour nous assurer la frontière du Rhin, c'est-à-dire pour conquérir les clés de notre maison, il se trouve que nous sommes, une fois de plus, le champion de la chrétienté, le champion de la vieille civilisation généreuse contre les démons de l'inhumanité.

Ecoutez là-dessus encore le témoignage du citoyen américain :

On dit, continue Whitney Warren, dans la belle conférence que j'ai déjà citée, on dit que cette guerre est une guerre économique et qu'elle est due dans son essence à la rivalité des intérêts commerciaux de l'Angleterre et de l'Allemagne. C'est la thèse de nos ennemis. Les Allemands voudraient bien faire croire qu'ils ont été contraints à la lutte par une pression irrésistible et qu'une menace vitale les a obligés à déchaîner le plus épouvantable des conflits. Cette proposition fait partie de leur système de défense. Mais, à l'origine de cette lutte, il y a beaucoup plus qu'une opposition d'intérêts commerciaux, qu'une question de gros sous, de trafic et de marchandises ; vous, Français, vous ne vous battez pas parce que les docks de Londres sont jaloux des docks de Hambourg ; l'enjeu est cent fois plus noble ; il s'agit d'affaiblir jusqu'à l'impuissance une race qui s'est placée, systématiquement, en marge de l'humanité, et le choc est né de votre résistance commune à une tentative d'asservissement général. Vous vous battez au nom de toutes les lois morales, et parce que les principes de la Prusse se sont heurtés aux instincts de la civilisation. Pas un de vos soldats ne l'ignore ; chacun d'eux, en affrontant la mort, sait qu'il est le champion d'une cause magnifique et qu'il se sacrifie pour l'affranchissement du monde.

Nous autres, Américains, les descendants de ceux qui ont lutté pendant la guerre de Sécession pour l'abolition de l'esclavage et l'émancipation du Noir, nous sommes mieux à même que quiconque de comprendre le véritable motif du fléau déchaîné sur tout le vieux continent ; il s'agit, cette fois, de l'émancipation du Blanc.

Cette dernière expression mérite de faire fortune. Elle contient des pensées sur lesquelles nous ne pouvons pas passer sans nous y arrêter, et en nous bornant à nous réjouir de tant de sympathie. Les raisons que cet Américain a de nous aimer sont trop frappantes, et s'accordent trop bien avec celles que nous ont déjà proposées les textes de ses compatriotes que j'ai précédemment cités. Je souhaite que mes lecteurs me permettent d'indiquer toute l'ampleur du problème posé.

L'Amérique et sans doute l'univers nous aiment quand nous revenons à nous-mêmes, et qu'ils nous voient capables d'accomplir les œuvres viriles de sacrifice que ce fut toujours notre mission de concevoir pour quelque noble délivrance. Cela est bon à savoir; cela nous aidera à régler notre conduite : il est toujours profitable de connaître ce qu'attendent de nous de nobles sympathies.

La méthode vaut pour les nations comme pour les individus. Gœthe et Schiller... Ici je m'interromps; je prie que l'on m'excuse de faire intervenir dans mes explications, et pour éclairer ma pensée, des exemples empruntés aux ancêtres de nos ennemis. Gœthe et Schiller sont à cette heure atteints et diminués par les crimes contre l'humanité et contre l'honneur qu'accomplissent les gens de leur sang. On est géné de les citer, mais je suis bien obligé, dans un travail rapide et quand je vis sur mon fonds acquis, de penser avec les notions qui me sont familières. Je demande donc que mes lecteurs me permettent, sans y voir une offense, de prendre un exemple, qui m'a toujours beaucoup frappé, dans la correspondance de ces deux grands esprits. Continuellement et à tour de rôle, Gœthe dit à Schiller ou Schiller à Gœthe : « Rendez-moi le service de me faire savoir ce que vous attendez de moi; expliquez-moi ce qu'il vous serait profitable de trouver dans mes ouvrages; aidez-moi à distinguer, à ce point de ma carrière, dans quelle voie mes amis les plus éclairés croient que je développerais le mieux ce qu'ils aiment en moi. » Et l'autre de répondre : « Nous entrevoyons que vous allez nous donner à admirer ceci et cela; nous considérons qu'il est en votre

destinée de nous mener dans telle direction, de nous approcher de telle beauté, de telle vérité. Voilà ce dont nous avons besoin et que vous pouvez nous donner. »

De même, je crois que, nous autres Français, nous pouvons nous éclairer sur notre destinée nationale, sur nos devoirs, en interrogeant notre nature propre, nos besoins et nos intérêts, cela va de soi, mais aussi en tenant compte du consentement universel à notre endroit.

A cette heure, on s'accorde dans l'univers pour voir que les Germains ont à leur service des méthodes très étudiées et puis indéfiniment de recettes scientifiques, mais qu'ils manquent de la culture du cœur et de toute délicatesse morale, et que, s'ils excellent assez dans l'utilisation des forces matérielles, l'humanité pourtant est faible dans chacun d'eux. Nous devrons donc nous préoccuper de maintenir perpétuellement en nous la vie de l'âme, d'élargir toutes les âmes françaises, et de recueillir, pour que chacun en profite, toutes les richesses spirituelles de notre pays. Elles sont toutes utiles dans les tranchées ; il faudrait donc qu'on les trouvât toutes autour du berceau de l'enfant et à l'école. Et c'est bien ce dont j'avais la perception quand je demandais (d'accord avec les Péguy et les Psichari, s'il m'est permis, comme je le crois, de me parer de ces grandes autorités) qu'en face de l'école on maintînt, pour collaborer avec elle, la vieille église où se fait l'éducation du cœur.

Que notre patrie soit, durant les générations, à l'école des soldats de Joffre, — ils nous ont conservé la vie et rehaussé dans l'estime du monde — et cultivons intensément, avec système, tout ce que contiennent ces vieux mots d'honneur, de sacrifice, de dévouement, « tous ces vieux mots de notre vocabulaire », comme disait tout à l'heure l'Américain, qui furent à travers les siècles générateurs des actions françaises.

CHAPITRE III

CEUX QUI NOUS AIMENT EN AMÉRIQUE

1er mai 1916.

Le message des Cinq Cents intellectuels américains. — Un appel de M. Paul Bourget. — Quelques manifestations de l'amitié charitable des États-Unis.

Pendant longtemps, beaucoup d'entre nous furent persuadés que, pour le plus grand nombre des Américains, l'unique souci était de gagner de l'argent en vendant n'importe quoi en Europe, aux Austro-Allemands aussi bien qu'à l'Entente. Mais, de jour en jour, des dispositions morales apparaissaient, que nous aurions été bien coupables de ne pas reconnaître et saluer quand elles venaient d'elles-mêmes s'offrir à nous servir. Avons-nous toujours distingué clairement entre les Américains, et accueilli avec un suffisant empressement nos amis ?

Ici, peut-être mes lecteurs veulent-ils s'en souvenir, nous avons dépouillé des lettres qui nous venaient des grandes Universités de Cambridge, de l'Est et de l'Ouest, de partout, et qu'animait un amour ardent de la Justice piétinée en Belgique et de la France. Je disais : « Une révolution de conscience se prépare en Amérique, au profit de la France. Voulez-vous y assister ? L'opinion des Universités est là-bas d'une importance que je ne risque pas d'exagérer. Seules, elles ont des idées, au sens européen du mot, au milieu d'un public tout neuf, qui vit d'impressions. » Et je recueillais les premiers frémissements de l'intelligence d'outre-mer. Mais, dans l'ensemble, les Américains les meilleurs ont parfois trouvé

que notre presse, qui n'enregistre guère que les actes politiques des pays étrangers, nous laissait trop ignorer les manifestations de sympathie individuelles, si belles et si touchantes, qui de leur pays montaient vers la France. Ce reproche de l'amitié méconnue a bien quelque vérité, et je voudrais montrer ceux qui furent le ferment de l'honneur et de la justice, ceux par qui la pâte fut soulevée.

Nul de nous ne doit ignorer que cinq cents Américains, représentant l'élite intellectuelle, ont lancé le fameux message annonciateur du 17 avril 1916, pour protester contre les méthodes de la guerre allemande et pour dire leur espoir dans le triomphe du droit et de la civilisation. Cinq cents signatures (on n'en voulut pas une de plus) qui représentent quarante-quatre États et toutes les catégories de citoyens : vingt-neuf évêques et puis des hommes de lettres, des hommes de loi, des hommes d'affaires, deux cent douze professeurs d'enseignement supérieur et des présidents d'Universités, vingt-sept juges et même des Américains de pure descendance allemande, qui protestent contre les crimes allemands.

Que nous disent-ils, ces amis ? Vous les avez entendus ; ils crient que *la conscience américaine ne peut pas continuer à se taire*, qu'*à sembler rester neutre, elle se sentirait atteinte dans sa propre intégrité et dans son respect d'elle-même*. Et alors ils prononcent la grande parole étrange et vraie :

> Le bien de la civilisation moderne, pour laquelle l'Allemagne a tant donné, et les intérêts de l'Allemagne même demandent que dans ce conflit l'Allemagne et l'Autriche soient défaites. C'est pleins de confiance et d'espoir que nous attendons ce résultat.

Enfin, il est rompu le lourd silence américain, et les sympathies que nous avions vu frémir, l'opinion que nous sentions se former prennent corps et s'affirment. C'est trop peu de dire que voici, dans cet appel des Cinq cents, la première protestation collective de nos amis américains depuis le commencement de la guerre ; le fait est sans analogie dans toute l'histoire de leur pays ; pour la première fois, je crois bien,

des Américains exercent ainsi une pression directe sur le gouvernement. Nous ignorons trop les démarches de l'esprit public à l'étranger. L'Américain a pour son président une déférence librement consentie, telle que nul monarque absolu ou constitutionnel n'en peut imposer de plus grande, et si la presse là-bas se permet des critiques, des citoyens réunis se sont toujours interdit d'en formuler, afin de ne point diminuer le prestige de leur élu. La voix qui s'élève enfin retentit dans un silence séculaire qui lui donne une ampleur et une portée extraordinaires. Elle sonne le glas d'une tradition universellement acceptée. Elle est pour tout Américain la plus significative des manifestations, puisqu'elle est unique de son espèce. Elle témoigne ainsi de la profondeur d'un sentiment plus puissant que toutes les impulsions intéressées des partis ou que toutes les émotions soulevées par des crises intérieures, si graves fussent-elles. Aucune n'a pu déterminer une démarche semblable. Il a fallu vingt mois d'angoisses, d'humiliations refoulées, d'espérances toujours déçues, avant qu'une indignation, devenue enfin intolérable, ait pu faire jaillir ce cri de la conscience américaine.

Cette manifestation a pesé sur Wilson, et n'est pas étrangère au ton de sa note. Maintenons donc notre regard sur les arguments de cet appel ; cherchons quels sont leurs centres et leur solidité, leur noyau, leur germe. La première semence dans les âmes ? Ce fut le respect du contrat.

Paul Bourget, qui reçut l'hospitalité de la grande Université Harvard, où il retrouvait son ami, le célèbre professeur William James (le frère de notre ami commun, le romancier Henri James, qui, dès le début de la guerre, se fit naturaliser Anglais), a bien marqué que, depuis le viol du territoire belge, la guerre présente met en cause le principe même de la civilisation, et que c'est là un débat essentiel pour la conscience américaine.

Il s'agit de savoir, dit Bourget, si, oui ou non, une signature donnée doit être respectée. Du petit au grand, entre particuliers comme entre États, dans les affaires privées aussi bien que dans les affaires

publiques, ce respect du contrat est la condition *sine qua non* du pacte social. C'est le fondement des plus hautes vertus comme des plus humbles, de la famille comme de la propriété. Il est inscrit dans ce Décalogue dont les puritains de Massachusetts ont eu la religion jusqu'à l'exil, jusqu'au martyre. Comment leurs descendants de 1915 renieraient-ils cette tradition sacrée ?

Qu'un tel débat émeuve religieusement l'Amérique, que l'appel de ses intelligences corresponde à une révolte presque universelle de sa conscience, qui pourrait en douter ? La longue inertie du gouvernement, ses timidités, ses renoncements, nous ont trop caché des sentiments qu'exprimaient pourtant une multitude de paroles et d'actes.

Jamais on n'a plus magnifiquement parlé d'un peuple que toute leur presse de l'Est n'a parlé de nous. Je voudrais un florilège des témoignages donnés hors de France à la France durant la grande guerre. Un esprit savant et charmant, qui connaît bien l'Amérique, M. Emile Hovelaque, a groupé dans la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars derniers, des textes mémorables, pour nous faire connaître l'*opinion américaine et la guerre*. J'en retiens un article du *Chicago Herald*, 16 avril 1915 (notez que Chicago est un centre pro-allemand, où se trouve indiquée la légende de la France dans le monde, ce que l'univers croit voir sous ce mot : la France. Ah ! pour un grand musicien, quel thème de symphonie !

Jamais on n'entend parler des volontaires qui se battent pour la Grande-Bretagne, pour la Russie, pour l'Allemagne, pour l'Autriche. Aucun de ces pays ne peut s'enorgueillir d'une légion étrangère. C'est toujours pour la France que les étrangers combattent. Pourquoi ?

Il n'y a qu'une seule réponse : « Parce que c'est la France ! » Il y a quelque chose dans la France qui impose à l'imagination du monde et l'émeut. De toutes les nations, la France est la seule qui n'ait pas besoin d'arguments, d'affirmations, de preuves pour faire impression sur l'étranger. Il lui suffit d'exister.

A travers les espaces du monde, tant peuplés que déserts, flottent, comme résidu de sa longue histoire, un vague parfum de roman, une suggestion délicate de grâce facile, de courtoisie et de politesse, pâles visions de beauté dans la forme et le langage, échos

affaiblis de rires légers, tonnerres lointains de la Déclaration des Droits de l'Homme.

Voilà ce qu'est la France pour des millions d'hommes. Telle est la France idéale, vague, fuyante, qui remplit le monde, qui s'impose aux foules et attire comme un aimant les volontaires sous ses étendards. Ce n'est assurément pas la vraie France. Mais la vraie France disparaîtra plutôt de la scène de l'histoire que cette France universelle et persuasive.

Et sur le rôle historique de la France, sur les services qu'elle a rendus à l'humanité et qui font que le monde entier restera éternellement son débiteur, retenez l'article de F.-H. Simonds, dans la *Tribune de New-York* (14 juillet 1915) :

C'est la France, et la France seule, qui soutint le faix dans le grand acte initial de la guerre..., qui fit obstacle à la vague humaine et la contint, la repoussa, fixa le sort de la guerre dès les premiers jours. Aujourd'hui même, si près encore des événements, nous pouvons dire que la bataille de la Marne prendra place à jamais, dans l'histoire du monde, à côté de celle de Marathon.

Et l'écrivain continue :

La France ne trembla point, ne perdit point courage, ne songea pas un instant à abandonner la cause pour laquelle chaque Français se sentait combattre, la cause de la civilisation... Et pendant cette affreuse épreuve, le peuple français n'a pas fait entendre un murmure. Il y a dans ce silence de quarante millions d'hommes quelque chose de plus impressionnant, de plus formidable que tous les torrents de protestations que d'autres nations ont déchaînés.

C'est comme si une race entière avait reconnu que sa dernière heure était venue, que la question posée était celle de la vie ou de la mort...

La France a maintenu le front de notre civilisation contre la barbarie magnifique mais destructive de l'idéal germanique. Seule parmi les adversaires de l'Allemagne, elle s'est montrée à la hauteur de sa tâche. Le monde entier commence à apprécier la grandeur du service rendu par la France.

Voilà les plus beaux, les plus justes mots d'admiration et d'amour. Je sais aussi des actes innombrables de fraternité envers nos ouvroirs, nos hôpitaux, nos mutilés. Je ne suis pas à même d'en tracer un tableau d'ensemble complet et j'hésite

à citer des noms propres. Nous avons parmi nous Whitney Warren, que nous connaissons; là-bas, il y a ses collaborateurs. Et combien de groupes analogues! Un Américain de Baltimore visite par hasard un de nos hôpitaux de Bretagne ; il y trouve un docteur français aidé de sa femme et de ses quatre filles, et dont les fils se battent. Il s'émeut, rentre chez lui et forme « un petit club », comme il l'appelle, de dix personnes qui enverront chacune, chaque mois, une cotisation importante à cet hôpital. On lui demande les noms de ses associés pour les remercier. « Bah! dit-il, la chose n'en vaut pas la peine. »

Les dons affluent avec une générosité admirable, sans qu'on voie trace de lassitude. Ils sont si riches ! dira-t-on. Mais je ne vous parle pas de leur argent ; ce n'est pas leur argent que je pèse ; j'admire et je remercie leur générosité de cœur.

Un inconnu, dans la situation la plus humble, apporte cinq dollars à M. Jusserand et refusant de se nommer dit : « J'espère que ma petite contribution sera la bienvenue ; je la verse au fonds que vous consacrerez à décorer l'ambassade de France pour le jour de la victoire ».

M. Jusserand n'a jamais fini de citer les lettres émouvantes, pleines de délicatesses, qu'il reçoit. A Noël, un ménage très peu fortuné lui a envoyé deux chèques, le mari et la femme ayant décidé qu'ils s'offriraient l'un à l'autre, à l'occasion de cette fête, un chèque pour nos blessés.

Un Américain, qui a pénétré en Alsace avec nos troupes, a arraché au premier sapin rencontré de l'autre côté de la frontière une branche, qu'il a envoyée à M. Jusserand, ornée de rubans tricolores, avec ce mot : « Première offrande de l'Alsace reconquise ». Elle décore un salon de l'ambassade. — Un homme de loi, fort connu à Baltimore, termine une communication qu'il fait à l'ambassade en écrivant : « La France est à nos yeux la gloire de la race humaine ».

Je citerai enfin, comme une preuve des sentiments américains, l'érection, sur le grand Riverside Drive de New-York, d'une statue équestre de Jeanne d'Arc. C'est la première fois

qu'en dehors de nos frontières un tel hommage est rendu à l'héroïne Lorraine. Son piédestal est en moellons provenant du vieux château de Rouen où la sainte fut prisonnière. Une de ces pierres a été réservée pour l'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, qui l'a fait placer dans la chapelle Saint-Remi de sa cathédrale. Le président d'honneur du comité, M. Saltus, manifeste son enthousiasme de la manière la plus heureuse pour nos blessés, par des chèques qu'il envoie à l'ambassade de France à chaque anniversaire important de Jeanne d'Arc. Enfin, par une de ces attentions où se révèle le côté sentiment du caractère américain, les organisateurs ont souhaité que l'invocation religieuse par laquelle commence là-bas toute cérémonie fût prononcée par un Alsacien qui s'exprimât en français.

J'accumule les détails, je vais dans l'immense jardin, composant un peu au hasard mes bouquets ; ce ne sont là que de minces gerbes auprès des profondes jonchées de l'amitié américaine. Vous y devinerez pourtant l'irrésistible montée d'une sève que l'on croyait engourdie. Cette force de sentiment s'est épanouie en raisons dans le manifeste des Cinq cents, et puis en acte dans la note Wilson. Il faut que nous sachions ce qui vit et nous aime derrière les lourdes tentures officielles. Nous avons pour nous les hautes intelligences et les cœurs émus. Mon devoir d'en parler était double. Les lecteurs trouveront du réconfort à contempler l'image de la France que reflètent les sensibilités étrangères, et puis il est indispensable que nos amis, là-bas, nous sachent reconnaissants et renseignés.

C'est d'autant plus indispensable pour la France d'être attentive envers les intelligences et les cœurs, que c'est sur eux et sur elles que nous pouvons compter, infiniment plus que sur le personnel politique et de gouvernement.

CHAPITRE IV

LA NATION AMÉRICAINE APPARAIT

14 mars 1917.

L'Amérique tout entière debout contre l'Allemagne.
Evolution des sentiments américains.

Toute la flotte commerciale des États-Unis dès aujourd'hui va être armée. Les intérêts et surtout l'honneur ont parlé. L'Amérique affirme son unité autour de son drapeau.

Qu'est-ce qu'une nation ? Comment elle se forme ? Maintenant nous le voyons d'une manière vivante. Comment une multitude qui se réjouissait de sa diversité, et dont les millions d'individus épanouissaient leurs forces dans l'espace, sent se former en elle une pensée commune et tressaille d'un être nouveau qu'elle porte, apprenez-le aujourd'hui. Les Américains, tous debout autour du président Wilson, font face à la Germanie ; c'est dire qu'un chantier, le plus extraordinaire qui soit au monde et qui fièrement ne voulait rien être d'autre et qui méprisait les formes où s'attardent les peuples de l'Europe, veut de sa libre volonté devenir davantage une nation.

Le prodigieux spectacle ! Comment la chose s'est-elle faite ? Les Allemands disent : « C'est l'effet des intrigues et des insinuations anglaises et françaises », ou encore : « C'est pour maintenir les bénéfices des munitionnaires ». Bêtise ! On ne donne pas à un peuple l'idée que son honneur est en jeu par des raisons si mesquines.

Ce qui s'est passé en Amérique, c'est une victoire de son aristocratie intellectuelle, ou, si vous voulez, une victoire des éléments les plus nobles et les plus sociaux qui sommeillaient dans chacun des Américains.

Dès le début de 1915, je notais ici avec empressement et amitié les sympathies qui animaient à notre endroit « l'élite de la grande République américaine ». Je citais des lettres nombreuses écrites par les maîtres et les jeunes élèves des Universités Harvard (Massachusetts), de Berkeley (en Californie). J'en notais l'extrême importance. « En Amérique, les gens des Universités sont les seuls à avoir des idées, au sens européen du mot. Les autres parties du pays vivent d'impressions et d'on-dit mal cohérents. Dans un pays où il y a peu de tradition, les Universités servent de cadre et créent des liens extrêmement forts. Leur opinion est donc, sur l'esprit public, d'une importance que je ne risque pas d'exagérer. Elles sont des centres de développement général et d'humanité. » J'y voyais se préparer une révolution de consciences. Elle achève de s'accomplir.

Le progrès de la France fut constant. Ces esprits directeurs, qui nous avaient été sympathiques dès le début, ont inspiré leur point de vue à des populations qui semblaient se satisfaire d'un puissant développement matériel, chez qui le point d'honneur n'avait pas à s'éveiller, et qui ressentaient une sorte de dédain à l'égard de nos luttes surannées.

Même si nous n'étions pas intéressés dans notre chair par ce frémissement qui secoue d'un bout à l'autre les États-Unis, n'est-ce pas qu'on voudrait comprendre comment les choses se développèrent, comment les âmes américaines se rejoignirent et s'unifièrent dans un rythme national, depuis ces mois de l'hiver 1914-1915 où des symptômes sporadiques d'enthousiasme apparurent là-bas chez quelques intellectuels.

Avant la guerre, au début de la guerre, de quel prestige jouissait l'Allemagne auprès des Américains ! L'Europe leur semblait tellement dominée, germanisée, que ce n'était pas la peine qu'elle se défendît, et quelques petites résistances,

qu'ils voyaient çà et là, n'étaient, à leur avis, que des querelles intestines. En voulez-vous une preuve, un peu particulière mais topique ? Dans des bibliothèques américaines qu'on me cite, des livres : *Pages lorraines* (consacrées à la vallée de la Moselle), *Au service de l'Allemagne*, *Colette Baudoche* sont classés sous la rubrique Germanie parce qu'il semble aux savants bibliographes de là-bas que notre anti-germanisme n'est qu'une faible réaction dans l'ensemble de l'emprise allemande, un simple épisode auquel la force victorieuse du germanisme doit donner son caractère et son épithète. Et de même le *Cardinal Jean de Lorraine*, de notre bon maître A. Collignon, le professeur de Nancy, figure dans la division « Germanie ». C'est un peu fort, mais ne sommes-nous pas habitués à voir l'œuvre de Claude Gelée, qui est né sur la haute Moselle, en plein duché de Lorraine, rangée dans l' « Ecole allemande » par tous les musées d'outre-Rhin ?

L'Allemagne exerçait son prestige par ses victoires. Et puis par ses leçons. « Nous sommes un grand chantier en organisation, me disait un Américain. C'est l'Allemagne qui pouvait nous donner les meilleurs exemples d'administration et d'hygiène publique, de voirie municipale. Ces leçons-là nous convenaient mieux et plus immédiatement que la leçon attardée de l'Angleterre ou que les leçons trop secrètes de votre goût raffiné français ». Dans leur confiance trop naïve, les Américains auraient voulu se mettre à l'école de la moralité allemande. Ils admiraient la mère de famille allemande transplantée aux États-Unis. Cette « épouse féconde et qui ne songe qu'aux soins du ménage » semblait à ces ingrats digne de servir de modèle à la jeune dame américaine, infiniment plus brillante, mais animée d'un perpétuel mouvement.

Que désiraient avant tout les Américains ? Améliorer toujours la vie matérielle. Ces Allemands, qui organisaient si bien la vie domestique et municipale, leur paraissaient des civilisés, au sens supérieur du mot.

Le premier choc réel fut le drame de Belgique. Le gouvernement allemand a dû y faire allusion dans sa note et tâcher

de se disculper. Ces grands commerçants s'offensaient d'apprendre que l'Allemagne déchirait un contrat inattaquable et reniait effrontément sa signature. Une signature, une parole donnée, ce sont là des choses positives, des réalités tangibles.

Puis il y eut l'héroïsme de la France. En date du 15 décembre 1916, une lettre de l'Ohio nous répète ce que déjà nous avons lu cent fois et qu'une fois de plus nous entendrons avec plaisir :

« Vous n'avez pas idée combien la France s'est haussée aux yeux des Américains. Évidemment, ceux qui la connaissaient ne s'attendaient pas à moins ; mais depuis tant d'années l'Allemagne avait parlé de la décadence française que le monde en était venu à croire qu'au premier choc de la formidable machine allemande, c'en serait fini de son ennemie héréditaire... A présent, il n'y a qu'une épithète dans la bouche de tous. Qu'ils soient pro-Allemands ou pro-Alliés, tous disent : l'héroïque France. »

Ecoutez encore ce vœu qui nous arrive exprimé au nom de ses camarades par un Américain, membre d'un cercle francophile :

« Il faut nous envoyer un Français. Mais je vous avoue qu'à l'heure qu'il est les Français ont ici une telle légende qu'il vous sera difficile de trouver le personnage adéquat... »

Après avoir tant admiré nos soldats, beaucoup là-bas se sentirent attirés, désireux de participer à leur gloire. « Vous n'avez pas besoin de notre secours, écrit l'un d'eux, mais je crois, moi, que c'eût été un honneur pour nous de nous battre à vos côtés. »

Sur quatre cents « hommes de Harvard » (élèves et professeurs) qui ont revêtu l'uniforme en Europe, quatre seulement sont allés dans le camp des Empires Centraux. Il faut tenir compte de la difficulté qu'il y eut de passer d'Amérique en Allemagne, mais la disproportion reste énorme. Chez certains volontaires, il pouvait y avoir un lointain loyalisme qui

opérait en faveur de l'Angleterre ou de la France, comme chez cet André Champollion, arrière petit-fils de l'égyptologue, qui fut tué au Bois-le-Prêtre en mars 1915. Chez la plupart, ce fut un mélange de sport aventureux, de cordialité tout à fait sincère pour notre cause et de dévouement à un idéal supérieur. Le plus admirable de ces garçons fut, peut-être, le charmant Victor Chapman, architecte à l'École des Beaux-Arts, engagé dans la Légion étrangère, aviateur ensuite, qui fut tué dans un combat aérien près de Verdun, le 24 juin 1916; il allait, par la voie des airs, apporter un panier d'oranges à un camarade soigné dans un hôpital de la région, quand il vit trois avions de son escadrille aux prises avec quatre machines allemandes : il alla à leur secours et fut tué, et son père a voulu qu'il restât enseveli dans la terre qu'il avait aidé à défendre.

Admirables élans qui illustrent, garantissent, consacrent les textes d'amitié que nous ont dédiés les intellectuels. Mais ces jaillissements d'enthousiasme demeuraient isolés, ne prouvaient rien que d'individuel. Tandis que l'Est américain était représenté sur notre front par les plus grands noms de la Nouvelle-Angleterre, les Emerson, les Curtis, les Whisman, l'Ouest jugeait cette guerre absurde et même un peu scandaleuse. N'avait-elle pas l'audace de faire concurrence, dans l'attention de l'univers, à l'Exposition de San-Francisco? Et puis, elle semblait à beaucoup de gens une lutte intestine entre Européens se réclamant d'une même civilisation.

Qu'un sentiment « national » se soit développé dans l'intégralité des États-Unis, qu'une différence se soit enfin établie, aux yeux de ce peuple mal renseigné et peu critique, entre les dispositions normales des deux camps, voilà ce qui doit nous émerveiller, ce qu'il n'est pas facile de mettre en formules et qui témoigne d'une admirable emprise des minorités clairvoyantes sur la grande masse amorphe.

Que l'Amérique se soit ébranlée dans ses éléments spirituels profonds; que du point de vue matériel et moral elle ait

passé au point de vue national; qu'elle se soit élevée à la notion de l'honneur collectif; que ce chantier devienne une nation : c'est là le point mystérieux. Parmi ces Américains, les uns faisaient des affaires, les autres de la moralité. Ni l'idéal, ni le matériel n'allaient dans le sens d'une réaction du point d'honneur. Mais un pays ne peut pas vivre éternellement sur une moralité individuelle ou sur le souci du bien-être. Nous assistons au passage ou plutôt au retour de cent millions d'hommes à une conscience collective. Le mort a saisi le vif. Dans le jeu de ces deux forces : d'une part le présent et la joie de l'espace, de l'autre le passé et l'emprise des forces héréditaires, la seconde a pris le dessus.

Il en fut ainsi chez le président Wilson, le personnage si noblement représentatif de cette crise. Cet homme secret, qui, paraît-il, n'écoute pas volontiers les conseils, difficile à influencer, semble avoir réagi à un sentiment de poussée puritaine. Il s'est irrité de voir que le langage allemand est à double détente et que des notes espacées de six mois se contredisent effrontément. L'homme à scrupule, certains disent l'Écossais non-conformiste, a eu son tressaut, son illumination de conscience, sa conversion, au sens où l'entendent les compatriotes de William James. Il a souffert jusqu'au dégoût de l'imperfection morale des Allemands.

Un phénomène analogue se produit dans tout le pays. Le centre de chaleur, d'instinct, d'impulsion s'est transformé dans chacun. Un nouveau foyer d'énergie est apparu au centre de la nation. Quel foyer d'énergie? Le souci de l'honneur. Quasi chez tous, sans distinction de parti ni même de race. Sans doute il y a quelques notes discordantes chez les Germano-Américains. Sans doute la guerre suscite de grandes résistances. Pourtant le plus grand nombre de ces Allemands d'origine, en regrettant qu'un choix aussi pénible leur soit imposé, déclarent mettre les États-Unis au-dessus de tout, au-dessus de l'Allemagne même et être des Américains d'abord. *Fatherland* change son nom et s'appelle désormais le New-World. Des manifestations de loyalisme viennent

aussi des Bohémiens et des Polonais. Les journaux notent que les troubles redoutés ont été rares, se félicitent de la quasi unanimité avec laquelle le pays approuve le président et croient assister à une nouvelle naissance du patriotisme. C'est du moins la cristallisation d'un sentiment qui n'avait pas sa forme.

CHAPITRE V

QUE PEUT NOUS DONNER L'AMÉRIQUE?

4 avril 1917.

Le service militaire et civil obligatoire. — La réquisition des vaisseaux allemands internés. — Le concours financier des États-Unis.

« Je demande au Congrès... d'employer toutes les ressources nationales pour terminer la guerre victorieusement. » Ainsi s'exprime le président Wilson.

Et de suite, nous nous demandons : « Que peut nous donner l'Amérique ? Que souhaitons-nous qu'elle nous fournisse pour augmenter notre puissance d'action ? »

Le Congrès vote le service obligatoire et va lever une armée de 500.000 hommes. D'après le projet Chamberlain, qui a été l'objet d'un rapport favorable au Sénat, tous les jeunes Américains physiquement aptes feront six mois d'entraînement militaire intensif au cours de leur dix-neuvième année, et serviront jusqu'à vingt-huit ans dans la réserve. Mais, à cette heure, il n'y a ni effectifs ni matériel. « Notre armée représente à peine quatre divisions. Nous avons moins de soldats que la Suisse », impriment les journaux d'Amérique, et ils ajoutent : « Nous manquons d'artillerie lourde, de mitrailleuses, de tracteurs, de chevaux, d'outils de tranchées. »

Ne nous leurrons pas ; rappelons-nous ce qu'il fallut de temps à cette admirable Angleterre pour mettre en ligne son

armée d'aujourd'hui, instruite, équipée, aguerrie, composée des éléments les plus solides de la race, prête à toutes les tâches et désireuse de montrer sa puissance. Ce splendide apport fut le fruit de deux longues années.

Immédiatement un Roosevelt, à la tête de 30.000 volontaires, peut venir se mettre à la disposition des généraux de l'Entente, et déployer sur nos champs de bataille le drapeau étoilé de l'Union. Ce sera un symbole grandiose que nous accueillerons avec enthousiasme. Oui, ce grand geste frappera l'imagination universelle. Mais en même temps, à l'Amérique, avant ses lentes et puissantes armées, nous demandons des équipes de travailleurs et de spécialistes.

Je suis sûr de parler juste en disant que ce n'est pas de combattants que nous manquons sur le front anglo-français. Nous y sommes un million de plus que les Allemands. Ce million manifestera sa supériorité dans la mesure où il sera armé industriellement. Ce qu'il nous faut, plutôt que des hommes maniant le fusil, ce sont des travailleurs armés de pelles, de pioches, de foreuses et d'excavateurs.

Les Américains peuvent nous donner immédiatement 500.000 travailleurs. Et qu'il y ait parmi eux 25.000 spécialistes, capables d'établir des voies nouvelles, des réseaux télégraphiques et téléphoniques, des sapes, des mines, tout l'immense aménagement de la guerre moderne, quelle contribution à la victoire !

Quel remède aussi à la gêne économique dont s'inquiètent justement tous ceux qui parmi nous savent prévoir !

On a mobilisé dans les usines des praticiens (parfois, avec d'injustifiables complaisances) ; n'importe, c'est bien. Mais considérez que l'agriculture fournit la première des munitions. On cherche la bonne réglementation ; il faut avant tout de la surproduction Comment sommes-nous en train de l'organiser ? On crée des équipes scolaires. J'applaudis leur bonne volonté, et je vous laisse mesurer leur utilité. On essaye de planter des pommes de terre dans des parcs et des jardins publics, qui ne donneront rien de bon, alors que dans nos plaines, faute de

main-d'œuvre, on abandonne d'immenses terrains productifs. Que faudrait-il ? Rendre à l'agriculture des hommes du métier. On n'improvise pas plus un cultivateur qu'un chimiste ou un mécanicien. Le renvoi à leurs foyers des classes 88 et 89 est très insuffisant. L'urgent serait de mobiliser chez eux des cultivateurs des vieilles classes, au moins de la réserve territoriale.

C'est au gouvernement d'étudier avec le Grand Commandement ces résolutions. Comme elles seraient facilitées par la venue de jeunes travailleurs américains se substituant à nos « pépères » dans les travaux militaires qui, de mois en mois, avec les nouvelles méthodes de la guerre industrialisée, accaparent plus de soldats.

Un second point où l'Amérique immédiatement et puissamment peut servir l'Entente, c'est en mettant au service de la civilisation anti-boche les vaisseaux mêmes des Boches. Ce que l'Allemagne a cherché avant tout jusqu'à ces derniers jours, c'est la sécurité et puis au moins l'immobilité de sa belle flotte de commerce internée dans les ports américains. Le 31 janvier, l'ambassadeur Bernstorff transmettait aux marins allemands un ordre général du gouvernement impérial leur enjoignant de saboter les machines de leurs navires. Le capitaine Polack, commandant la *Kronprinzessin-Cecilie*, a avoué au tribunal de Boston avoir fait saboter ses machines dans la nuit du 31 janvier au 1er février, en découpant des pièces d'acier d'un mètre de long dans tous les cylindres. Quel est le nombre des vaisseaux ainsi sabotés ? Les plus endommagés sont mis hors d'état de prendre la mer avant six mois ou un an, mais leurs capitaines se sont bien gardés de les détruire, car la crise pouvait passer, et les Allemands cherchant à s'appuyer sur le traité de 1828 croyaient que la saisie n'était même pas certaine en cas de guerre. C'est maintenant qu'ils vont mesurer leurs illusions. C'est maintenant qu'ils vont apprécier la clairvoyance d'Antoine Grillinger, ouvrier charpentier en Alsace, qu'ils ont condamné à vingt mois de prison pour avoir affiché un manifeste signé Guillaume et intitulé : « A mon peuple vénéré et idiot ».

Le nombre de ces vaisseaux boches internés dans les ports américains, et qui déjà sont en réparation, peut être estimé au moins à un demi-million de tonnes. Que les Républiques de l'Amérique du Sud suivent le même exemple, cela fera en tout un million de tonnes. Jugez si la gêne que nous cause le blocus allemand en va être allégée !

Le trésor d'argent et de ressources que les États-Unis offrent pour la défense des libertés du monde est colossal. Il faut que les Alliés sachent s'en servir. « L'Etat de notre trésorerie, vient de proclamer le président Wilson, se chiffre par quinze milliards sept cent soixante-neuf millions de francs... » (Et mon calcul est faux dans les proportions que l'on peut juger, puisque je compte le dollar à 5 fr. 18, sans tenir compte du change). Le *New-York Herald* du 9 février pouvait écrire : « Notre pays est plus riche que jamais ; il possède le tiers de l'or du monde, et des valeurs étrangères à profusion. » Dès le 13 février, la Chambre américaine ayant constaté l'insuffisance de sa flotte de guerre, a voté 300 millions de dollars, ce qui est le plus gros budget naval de l'histoire des États-Unis. Les associations de tous genres et les grandes compagnies industrielles et commerciales se mettent à la disposition du gouvernement. La Croix-Rouge offre cinq mille infirmières. Les étudiants se présentent en corps. La *Society of Engineers* donne à l'armée des officiers spécialistes pour les corps techniques. La *United States Steel Corporation* se fait fort de dépasser d'un tiers à elle seule toute la production métallurgique de l'Allemagne. Ford déclare qu'il pourra construire mille sous-marins.

C'est une mobilisation générale des ressources économiques des États-Unis, les plus étendues qui soient au monde. A nos dirigeants de répondre aux vœux de nos nouveaux Alliés, qui demandent qu'appuyés sur notre expérience tragique, nous leur indiquions le concours le plus pressant qu'ils doivent nous fournir.

On aimerait que notre fameux comité de guerre donnât aujourd'hui la mesure de sa science et de son jugement.

Est-il doublé du bureau d'études qu'il lui faudrait? A-t-il pour le conseiller des militaires haut placés, des industriels, des diplomates, des financiers? Savons-nous clairement ce que sur l'heure nous devons demander de positif au grand peuple qui veut nous servir, comme jadis nous l'avons servi?

CHAPITRE VI

EN REGARDANT PASSER LES AMÉRICAINS

6 juillet 1917.

Le concours moral des États-Unis. — L'œuvre de Lincoln continuée par le Président Wilson.

Les peuples prennent part à cette guerre avec tout ce qu'ils ont de divin et de diabolique ; ils y épanouissent largement leurs vertus, leurs vices, toutes leurs forces les plus secrètes. Recueillons des exemples, adoptons des modèles qui peuvent élargir et hausser notre esprit national. Ces Américains, que le peuple de Paris vient d'applaudir avec un si fervent enthousiasme, sachons ce qu'ils ont de plus beau dans l'âme, connaissons les idées et les hommes autour desquels ils se groupent.

On me dit qu'ils vont nous faire don d'une statue de Lincoln. C'est très bien que, désireux de venir au milieu de nous avec tout leur prestige, ils dressent une telle image en pleine lumière de France ; nous trouverons notre compte à bien connaître cette âme forte, qui fut dégagée de toutes mesquineries. Il y aurait un grand portrait à tracer, pour mettre en relief le caractère de ce chef américain fortement trempé de christianisme, et à qui la présence de Dieu était familière. Extraordinaire « leçon de choses », et fort utile à présenter, je ne dis pas seulement à notre monde politique, mais à l'intelligence française.

Ah ! tâchons de comprendre et d'explorer certains domaines que de hauts murs nous ferment ! Les États-Unis peu-

vent nous apporter, en outre de leur énorme concours matériel, un très beau concours moral.

J'ai le très grand espoir que l'influence anglo-saxonne et spécialement américaine, que nous ne pourrons pas ne pas subir, fera sérieusement échec à ce qu'il y a chez nous d'intolérance mesquine, et nous obligera tous à réfléchir sur les conditions dans lesquelles s'épanouissent les plus fortes énergies humaines.

Au reste, la guerre elle-même a déjà bien approfondi et élargi notre expérience humaine.

Plusieurs fois, durant ces années, (avec toutes les insuffisances de mon esprit et toutes les gênes d'un écrivain quasi quotidien) j'ai recherché comment nos plus grands soldats, depuis 1914, nourrissent leur moral. En même temps nous distinguions de quelle manière a pu se faire l'union de toutes nos familles spirituelles. Il serait bien beau, bien utile que nous puissions faire le même travail pour l'Amérique, pour l'Angleterre (et pour l'Allemagne même).

Il semblerait que l'union parfaite fût plus facile en France qu'en Amérique, puisque nous vivons en unité depuis des siècles. Viviani qui est intelligent ne peut pas ne pas être frappé des conditions, qui lui ont sauté aux yeux là-bas, auxquelles ce peuple américain, composé de tant d'éléments disparates, est arrivé à incarner, à ressentir et à produire un pareil effort d'unité. Pour que l'idée ait pu, à une heure donnée, dominer et diriger comme nous le voyons les millions d'individus qui peuplent les États de l'Amérique du Nord, il faut qu'ils aient su éliminer tout le virus des dissensions religieuses, politiques et sociales, par une conception vraie et respectueuse des libertés et des convictions de chacun.

Cette conception et ce respect, l'Amérique les puise dans une manière religieuse de sentir et de penser qui lui est restée, malgré tout, de ses premiers pères et maîtres, les puritains de la Nouvelle Angleterre et les catholiques du Maryland. Tous les grands hommes américains, de Washington à Wilson, se sont soumis à cette grande ferveur.

Wilson n'est pas un isolé, n'est pas un accident ; il appartient à une grande lignée. C'est un bel arbre librement poussé sur la tombe des Washington, des Jefferson et des Lincoln. J'admire la puissance quasi religieuse de ces grands magistrats, puissance qui trouve un écho irrésistible dans l'âme de leurs concitoyens.

Quand Lincoln s'est aperçu que, par l'interprétation donnée au compromis de Missouri, l'esclavage allait contaminer tout le territoire de l'Union, il n'hésita pas à proclamer nécessaire la guerre civile, mais il voulut en expier les horreurs et en panser d'avance les blessures en faisant appel à toutes les convictions religieuses, en écartant autant qu'il était en lui les haines subsidiaires qui cherchaient à s'assouvir à l'occasion de la guerre civile.

Et il réussit ! Vingt ans après cet effroyable déchirement, les divers États de l'Union reprenaient la vie et l'activité communes. Quel sujet de méditation et d'admiration pour nous, chez qui, après cent vingt-huit ans, il subsiste encore quelque chose des divisions de la Révolution, chez nous qui, à la veille de cette guerre, semblions « des crabes se dévorant au fond d'un panier ».

Je n'ai pas envie de préférer aucun peuple à la France. Je mentirais à ma conviction et je prouverais que je ne connais pas le peuple de Jeanne d'Arc, de Corneille, de Pascal et des poilus. Mais il y a des beautés morales qui sommeillent à l'ordinaire au fond de notre pays et que l'on voudrait qui s'épanouissent même en temps ordinaire.

Lincoln communiquait avec ses compatriotes et avec l'opinion universelle par des messages pleins de force et de franchise comme ceux du président Wilson. On y voit une âme mystique et que ses origines puritaines ont inspirée à travers les angoisses de sa magistrature périlleuse. Comme sa grande figure se détache au-dessus de la guerre de Sécession, avec son auréole de martyr pour l'idée ! Écoutez-le parler :

Nous espérons profondément, nous devons demander avec ferveur que cette terrible malédiction de la guerre cesse enfin.

Maintenant, si la volonté de Dieu est que la guerre continue jusqu'à ce que toute la richesse acquise pendant deux cent cinquante ans par le travail des esclaves soit épuisée, et jusqu'à ce que chaque goutte de sang tirée par le fouet soit payée par une autre goutte de sang tirée par le sabre, il faut encore redire ce qui a été dit il y a trois mille ans : « Les jugements du Seigneur sont justes et entièrement droits. »

Sans méchanceté pour personne, avec fermeté dans le droit, autant que Dieu nous permet de saisir le droit, travaillons à finir la tâche dans laquelle nous sommes engagés, à panser les plaies de la patrie, à récompenser ceux qui se battent pour elle, leurs veuves et leurs orphelins ; à faire tout ce qui peut amener et consolider une juste et longue paix entre nous et avec tous les peuples.

Ce sont là pour nous des accents étrangers, mais que la voix de Wilson nous a fait reconnaître comme efficaces et vrais.

Parmi tous les mots de Lincoln, un des plus saisissants, c'est celui qu'il prononça en entrant à la présidence, et que voici à peu près : « Avant de me faire renoncer à mes devoirs, *on m'assassinera sur place* ». Il parlait ainsi parce qu'il y a dans tout pays, aux heures graves, un complot permanent contre le chef qui tient le gouvernail. La plus belle de ses proclamations, c'est celle qu'il rédigea peu avant d'être assassiné et qui clôt à la fois la guerre civile et sa propre vie :

Ne triomphons pas quoique nous soyons vainqueurs, mais agenouillons-nous, humbles devant Dieu. Peut-être a-t-il voulu que nous vissions couler autant de sang que nous avions fait couler de larmes par les lanières de nos fouets sur les épaules nues des esclaves, par les marchés où nous arrachions les enfants noirs des bras de leurs mères. L'humilité sied toujours au vainqueur, surtout quand il a été le champion de Dieu dans le triomphe d'une grande cause, comme celle de la liberté du genre humain.

Qui pourra suivre la biographie de Lincoln, écouter ses discours et comprendre les étapes et les procédés de sa carrière, sans regretter qu'une direction, non point pareille, mais équivalente, de l'âme nationale ne nous soit pas donnée ? Les lettres et journaux privés de nos soldats, tant de textes

incomparables qu'il m'a été donné de pouvoir recueillir, tous dédiés à la victoire, et dans lesquels chaque Français, quel que soit son parti, peut trouver les idées qu'il préfère attestées et justifiées par un héros de la guerre, prouvent assez qu'à peu de profondeur, sous le terrain de nos querelles, s'étendent les eaux vives et les pensées communes dont nous vivons. Pourquoi notre éducation individuelle et nationale nous laisse-t-elle ignorer ces nappes souterraines qui nous unissent ? C'est de là que jaillissent les forces morales qui relèvent un peuple et le mènent à la victoire.

Nous avons tellement à faire encore aujourd'hui et demain ! Quand nous pesons ce que doit être la victoire et ce que doit être la France d'après la victoire, que de combats il faut encore livrer à la frontière et dans les âmes ! La tâche nous sera plus aisée, la direction nous sera mieux marquée, si nous nous prêtons à l'influence des exemples que nous donnent nos alliés d'Angleterre et d'Amérique en ce qu'ils ont d'excellent.

CHAPITRE VII

UNE NOUVELLE ÉTAPE DE M. WILSON

7 décembre 1917.

L'arme économique des Alliés. — La « Société des Nations ».

Les Américains continuent leur puissant effort. Les malheureuses affaires d'Italie et de Russie leur ont montré quelle formidable besogne reste à accomplir si l'on veut vraiment, selon la formule qu'ils aiment, rendre le monde « sûr pour la démocratie ». Les Américains les plus conscients des destinées de leur pays voient de plus en plus dans la guerre une occasion de procéder enfin à la grande malaxation qui donnerait à tous les nouveaux venus leurs vraies lettres de naturalisation. L'expérience est délicate : les ferments proprement américains seront-ils assez forts pour donner une forme à des masses, sur certains points encore un peu chaotiques et confuses? C'est la grande énigme d'outre-mer, et cette refonte d'une nation est infiniment passionnante.

J'ai confiance (d'après ce que me disent les meilleurs témoins) que les États-Unis sont en train de prendre une conscience plus sûre d'eux-mêmes et de se connaître davantage comme une patrie, en même temps qu'ils veulent maintenir toutes les patries contre les prétentions allemandes à la domination universelle. Le président Wilson a été une fois pour toutes blessé, choqué, scandalisé, au sens biblique, par es dénis de justice et les violations de la foi jurée qui sont la menue monnaie de l'Allemagne bochine. Il n'y a pas de haut

esprit en Europe qui ait voué une aversion plus déterminée aux Hohenzollern.

Ajoutez qu'il n'y a pas de souverain au monde qui dispose à cette heure d'un pouvoir égal à celui de ce président de République.

Et c'est un maître en stratégie politique. Il fait avancer sa pensée par étapes. Il avait, avant toutes choses, à persuader ses concitoyens que leur tâche glorieuse est d'assurer le juste, libre et pacifique développement des peuples, en opposition avec cette Allemagne qui veut imposer par la force son joug à l'univers. Il a d'abord paru répudier l'idée d'un boycottage économique : « C'est le gouvernement allemand, ce n'est pas le peuple allemand, disait-il, que les États-Unis veulent frapper. » Mais si le gouvernement allemand ne cède pas, si le peuple allemand ne s'élève pas jusqu'à imposer à ses maîtres une politique humaine et respectueuse de la liberté des autres peuples, alors il faudra bien recourir à toute combinaison propre à sauver la liberté du monde. Et peu à peu le président, qui avait été amené à rechercher la décision par une campagne militaire et navale, appuyée par l'embargo et le blocus, a bien vu qu'une guerre sans décision serait fatalement suivie d'une guerre économique.

Le système qui a produit la guerre n'était point purement militariste ; c'était une alliance entre le grand état-major de Berlin et l'immense peuple des patrons et des ouvriers. L'industrie et le commerce allemands attendaient de cette guerre leur domination propre sur le reste du monde. Dès lors, l'arme économique est tout indiquée contre de tels adversaires. C'est elle qui est capable de briser les fondations mêmes sur lesquelles repose tout le système allemand de terrorisme militaire et de pénétration commerciale.

Après avoir temporisé, après avoir laissé aux faits le temps de persuader ses concitoyens, Wilson saisit cette arme et promulgue : Si le peuple allemand ne se nettoye pas, il sera « *impossible d'admettre l'Allemagne aux libres rapports économiques* ».

Grande riposte, impatiemment attendue et qui va droit au cœur de nos ennemis.

Nous n'éclairerons jamais assez cette pensée centrale de leurs ambitions. Écoutez ce que demande l'Association allemande des traités de commerce :

Il faudra que les citoyens allemands soient autorisés à établir partout où ils voudront des agences ou entreprises ; qu'ils puissent posséder des biens mobiliers ou immobiliers; que l'Allemagne puisse fonder à l'étranger des écoles et des chambres de commerce.

On devra exiger que les Allemands jouissent des mêmes droits que les nationaux et ne soient frappés d'aucun impôt particulier. Leurs marchandises devront être traitées comme les marchandises nationales. Toute désignation d'origine des marchandises devra être prohibée.

La quantité de matières premières à fournir à l'Allemagne ne pourra être limitée. Il faudra des garanties que les prix de ces matières premières ne soient pas exagérés.

Nous devons interdire toute prime d'exportation pour des articles capables de nuire aux importations allemandes.

Nous ne pouvons admettre aucun boycottage des produits allemands.

Par ces mesures, jointes à l'énergie de notre peuple, nous arriverons à être plus forts qu'auparavant.

J'ai sous les yeux une page intéressante où M. Paul Petit, directeur de l'École de Brasserie de Nancy, laissant de côté les fantaisistes et enfants perdus de l'Allemagne pour ne retenir que ses économistes de poids, examine les volontés exprimées par M. Gothein, député au Reischtag, conseiller des mines, en date de janvier 1917. Il montre qu'en prétendant hypocritement à une entière réciprocité, nos ennemis poursuivent leur but, qui est d'étouffer notre industrie comme notre commerce et de les absorber. Ils ont pensé faire un grand pas dans cette voie en détruisant nos mines, en dévalisant nos usines. C'était une manière simpliste de se procurer des débouchés pour leur houille et leurs machines. Mais cela ne leur suffit pas, et ils veulent être assurés que l'Internationalisme économique leur assurera toute tranquillité contre la concurrence de nos propres usines.

Les Allemands affectent de croire que le monde se bat seulement pour l'Alsace-Lorraine, et en toute première ligne de ce qu'ils ne veulent pas donner, ils placent bruyamment l'Alsace-Lorraine : « Jamais, jamais, nous ne la rétrocéderons », disent-ils. Mais leur principale préoccupation, leur angoisse, c'est autour de la question économique. L'Allemagne veut la dictature économique du monde et sait qu'elle mourrait d'un blocus d'après-guerre.

Comprenez-vous dès lors pourquoi, parmi nous, certaines gens se sont donné pour tâche la justification des Allemands ?

Les Allemands ont poursuivi deux buts en même temps ou à peu d'intervalle : ils s'efforcent de nous terroriser, ils s'efforcent en même temps de nous faire oublier leurs crimes ; ces deux sortes d'efforts convergent pour nous amener à entrer en société avec eux.

Par-dessus tout, ce que les Allemands redoutent, c'est que notre ligue militaire se transforme en ligue économique. De là cette campagne forcenée qu'ils font mener à travers le monde pour la Société des nations.

La Société des nations ! C'est une idée qui plaît à de fort honnêtes gens, parce qu'elle n'est pas clairement définie. On est dans l'équivoque. Il y a des personnes pour dire : « On la fera sans les Allemands. » Mais, alors c'est l'Entente. De cette Société des Alliés, nous sommes tous partisans.

Nos gouvernants ont fait à la tribune, de fois à autre, au cours de cette guerre, de bien pitoyables déclarations de principes. On nous a servi d'une manière très confuse l'éloge de la Société des nations. Accepter l'Allemagne dans cette société, c'est permettre qu'elle reprenne sous la forme économique son dessein d'hégémonie territoriale ; l'exclure, c'est s'en tenir à l'Entente. Pourquoi dès lors ne pas parler simplement de l'Entente ? Pourquoi créer une équivoque ?

Trop de mots jetés de la tribune troublent l'intelligence française. L'idée de Société des nations, si on la prend dans sa plénitude claire et simple, renferme les clauses de notre défaite et implique la satisfaction des convoitises de l'Allemagne.

La vraie Société des nations, celle où entreraient demain toutes les nations, est ardemment désirée par l'Allemagne. Il n'est pas de thèse qui soit plus chère, plus nécessaire à nos ennemis. Ils multiplient les efforts pour que nous oubliions. De là l'ignoble campagne de tous les *Bonnets rouges* contre ceux qui veulent que l'on se souvienne..... « Les Français, écrivait il y a peu le professeur allemand Schmoller, sont légers, superficiels ; ils ne sont pas méchants et oublient volontiers ; nous finirons bien par nous entendre. »

Que pensez-vous des Français qui en pleine guerre font des accords avec les Boches ? Ils relèvent du conseil de guerre, ou, si vous préférez, de la Haute-Cour. Que les efforts de la propagande allemande soient démasqués en France, c'est une victoire, et que le président Wilson fasse un pas de plus dans la guerre totale, c'est encore une victoire. Les drames honteux de la Russie instruisent le monde, et de cet excès de mal commence à sortir quelque bien.

CHAPITRE VIII

COMPRENDRE LES AMÉRICAINS C'EST LES AIMER ET LES HONORER

I

L'ERREUR DES ALLEMANDS

1er juillet 1918.

L'Amérique industrielle et la guerre sous-marine.
Un peuple de citoyens.

Quelle occasion pour considérer à loisir ce que signifie la présence sur notre sol de ces Américains, avec qui nous allons célébrer la plus significative de leurs fêtes nationales ! Une telle journée nous incite à des réflexions qui doivent dépasser le simple salut donné à des frères d'armes comme nous en comptons de si nombreux et de si variés dans notre campagne. Ceux-ci viennent de si loin ! J'ai eu l'honneur de les visiter dans leurs camps, dans leurs écoles, dans leurs tranchées. Je me disais à chaque étape : il ne suffit pas de les dénombrer, il faut les comprendre.

Ce sont des gens qui se battent ayant derrière eux un pays dont il est nécessaire de savoir les dispositions. En parlant des Américains, il faut parler de l'Amérique et répondre à de profondes questions que ne satisfait pas le simple recensement des forces groupées sous le drapeau étoilé.

J'ai eu l'honneur, dis-je, d'être l'hôte du général Pershing et de recueillir à travers son armée les renseignements, très

amicalement offerts, de ses collaborateurs ; j'ai causé avec d'excellents observateurs et, par exemple, hier, avec mon ami et compatriote lorrain Fernand Baldensperger, de la Sorbonne, qui revient de professer à la *Columbia University*. Qu'il me soit donc permis de chercher à approfondir le problème américain et de consacrer quelques articles à l'examen des questions que suscite, après un an, le passage en Europe d'un million de jeunes Américains en armes.

Le 16 juin dernier, le Kaiser a déclaré que la guerre actuelle doit se comprendre comme la lutte de deux conceptions du monde. D'une part, la conception germano-prussienne, « l'esprit de devoir, d'ordre, de fidélité et d'obéissance » ; d'autre part, la conception anglo-saxonne, « qui aboutit à l'idolâtrie de l'argent et conduit à l'esclavage des peuples au profit de maîtres de race anglaise ». Cette opposition doit-elle être rendue responsable de la guerre, et en particulier de cette phase prodigieusement tragique pour l'Allemagne, qui sent maintenant qu'elle a affaire aux États-Unis déclenchés à fond ?

Il y a quatre ou cinq ans, les Allemands ne se voyaient pas de raison sérieuse de désaccord avec ces implacables ennemis d'aujourd'hui. Leur littérature d'avant-guerre abonde en brochures, traités, tracts, suggestions de tous genres, laissant l'impression que le vrai partage industriel et économique du monde s'effectuerait sans difficulté entre la Germanie et l'Union. N'étaient-ils pas deux pays de métallurgie intense, également préoccupés d'utiliser leur sous-sol minéralogique et de résoudre pratiquement les problèmes de transport, deux pays d'infatigables ingénieurs, deux pays à qui semblaient s'opposer les vieilles patries plus aisément satisfaites des conditions traditionnelles de la vie ?

Ces affinités de surface ont expliqué, vingt ans durant, l'attraction réciproque qui, dans le monde des affaires, créait des rapports si étroits entre l'Allemagne et les États-Unis. Un diplomate français, membre de l'Académie française, disait un jour à un voyageur qui l'allait voir à Berlin que cette capitale lui rappelait une ville américaine. L'*efficiency* semblait un

idéal commun, inspirant le même rythme à des civilisations affairées, pratiques, promptes à l'action en vue d'un rendement immédiat. Les problèmes d'extraction, de manufacture et de transport semblaient de part et d'autre régler la vie nationale.

Ces caractères de la civilisation américaine n'étaient pas ignorés des Allemands de la gauche, des Ballin, des Helfferich, des industriels et des exportateurs qui tendaient à les développer chez eux pour en faire la force, grandiose selon leur cœur, de l'empire allemand. Mais peut-être, dans le même temps, étaient-ils tenus en dédain par les conseillers militaires de formation strictement prussienne, dédaignant le goût de luxe qui s'était développé dans la riche société américaine, et méprisant sans doute aussi l'idéal démocratique auquel ce pays pratique prétendait malgré tout se référer.

Elle a dû être pathétique, à l'égal même des grands conseils de guerre où s'est décidé le conflit, l'heure où l'Allemagne, à l'issue de l'hiver de 1917, a choisi de poursuivre la guerre sous-marine à outrance, au risque de faire surgir ainsi devant elle un ennemi formidable. Quels furent les arguments de Tirpitz ? Est-ce que ce grand débat, un jour, sera porté à la connaissance des peuples ? Est-ce que chacun des délibérants portera devant l'histoire ses responsabilités ? La présomption des chefs de guerre estimant qu'un ennemi qui cesserait d'être approvisionné par la mer serait vite à leur merci, l'idée mystique peut-être d'abattre le Nouveau-Monde où le mécontentement et la révolte de tant de sujets des Empires centraux s'étaient réfugiés pendant des siècles, l'espoir que les populations de souche allemande créeraient là-bas une désunion et un obstacle sérieux à la mobilisation des États-Unis, tout cela dut l'emporter sur des conseils plus sages.

L'Allemagne, aussi mal renseignée sur les impondérables qu'elle est bien informée des faits matériels, pouvait croire que l'énorme chantier américain ne serait qu'une agglomération de ressources sans cohésion, sans âme, un veau d'or

gigantesque, des foules innombrables, vouées, comme dit le Kaiser, à l'idolâtrie de l'argent.

Depuis qu'elle est habituée à la discipline prussienne, l'Allemagne ne connaît plus d'autres indices des collectivités nationales que la guérite bariolée, le patriotisme défini en formules impérieuses, les prohibitions policières, tout ce qui chez elle manifeste la toute-puissance de l'État et qui fait entièrement défaut dans les États de l'Amérique du Nord. Une nation qui n'exhibe pas les signes de son existence lui paraît à peine exister. Le drapeau de l'Union, avec son champ d'étoiles où de nouveaux astres peuvent s'ajouter, si un nouval État est formé, à la constellation antérieure, lui paraissait une statistique plutôt qu'un drapeau. Enfin elle pouvait croire que ce pays qui n'avait jamais voulu s'imposer de service militaire obligatoire et qui pratiquait en tant de choses un individualisme intransigeant ne saurait jamais pratiquer les vertus de la guerre.

Le Kaiser a su qu'il jetait l'Amérique dans le camp des Alliés, mais quoi ! il comptait bien que ses sous-marins nettoyeraient, fermeraient les mers, et s'ils n'y parvenaient pas, ce n'était après tout que des quintaux de blé, des tonnes d'acier, des dollars-papier ou même des milliers d'hommes qui venaient à la rescousse, et la cohérente Allemagne, disciplinée et enflammée par tous les dieux du Walhalla, pouvait mépriser cette cargaison sans âme.

Cette erreur d'appréciation fut à la fois néfaste à ceux qui la commirent et révélatrice de vertu profonde chez ceux qui en étaient l'objet. Les sentiments dont le Kaiser continue de faire honneur à son peuple de soldats, c'est en réalité un peuple de citoyens qui en était le plus profondément le dépositaire.

Les chefs de l'Allemagne n'ont pas cru que l'Amérique pût vraiment faire la guerre parce qu'ils comptaient sans l'âme américaine, qu'il nous faut analyser et comprendre telle qu'elle se dégagea sous le coup des provocations et de la nécessité de guerre.

II

LES RAISONS SUPÉRIEURES DE L'INTERVENTION AMÉRICAINE

2 juillet 1918.

L'idéalisme démocratique aux Etats-Unis. — « Aider la France ! » Frères d'armes.

Sur les murs des grandes villes américaines, une affiche annonce le dernier film à succès, « Les croisés de Pershing » : des flots ininterrompus de soldats en drap olive déferlent à rangs serrés, les visages tendus et graves, et au-dessus d'eux, dans un ciel de mystère, passent les ombres de chevaliers, dont l'armure est marquée de la croix, qui indiquent aux hommes d'aujourd'hui le chemin des saints héroïsmes.

Une telle présentation de la guerre, si elle dépasse sans doute la façon moyenne dont les armées américaines comprennent leur tâche, fait écho incontestablement à l'impression que l'immense peuple veut se donner de la guerre, — guerre sans but territorial, sans intérêts visibles immédiats, et portée à grande distance par des hommes qui auraient pu, semble-t-il, se laver les mains de cette grande querelle et refuser toute responsabilité dans ces luttes mortelles.

Essayons de décomposer la façon dont la nation américaine comprend l' « idéalisme » qui l'a jetée à nos côtés.

Les Allemands, dans leur propagande, dans les explications qu'ils donnent à leur peuple, dans leurs propos de bureaux de rédaction et d'état-major, soulignent à plaisir les raisons matérielles que l'Amérique peut avoir, plus ou moins à son insu, d'entrer dans la lutte. Ils ont dit que la haute banque américaine, inquiète de voir ses créances sur les Alliés en mauvais point, tentait de garantir ses milliards par une intervention militaire ; ils ont rappelé que les États-Unis avaient en Russie des commandes de matériel en souffrance et qu'il était néces-

saire, là encore, de manifester par les armes ces droits de fournisseurs ou de créanciers. Dans leur vaste synthèse explicative, les Allemands sont allés jusqu'à construire un rêve américain de monopoliser la production d'acier du monde, en dépouillant l'industrie allemande du fer de Briey, du charbon de Pologne, du cuivre de Serbie. Pittsburg et Bethleem seraient alors les adversaires directs d'Essen et de la Ruhr. Enfin, une des dernières trouvailles de leur interprétation matérialiste, c'est que la Haute-Alsace et ses gisements de potasse viendraient directement, après la rectification de frontière que nous souhaitons, au secours des États-Unis démunis de ce produit...

Ainsi se contruisait dans l'imagination allemande une intervention américaine grossièrement fondée sur des préoccupations matérielles.

Sans doute des préoccupations de ce genre font partie de la vie d'affaires d'un pays, mais sauraient-elles expliquer la promptitude de certains enthousiasmes pour notre cause, la décision des cercles dirigeants, l'adhésion que d'une façon générale l'idée de la guerre a trouvée chez les Américains véritablement soucieux des destinées de la nation ?

Un peu plus élevée dans l'ordre des explications serait l'hypothèse proclamée, l'autre jour, par le Kaiser : un idéal anglo-saxon, une Amérique consanguine de l'Angleterre, un sang plus épais que l'eau, une identité ethnique voulant s'affirmer et se maintenir dans l'univers au détriment de l'idée germano-prussienne. La communauté du sang aurait convaincu l'Amérique d'intervenir aux côtés de l'Angleterre pour la défense de leur idéal commun. Mais quel idéal ? « Le culte de l'argent, le goût du luxe », a dit le Kaiser, et vraiment ces appétits, les plus éloignés de ce que nous appelons communément un idéal, pourraient-ils être des moteurs d'âmes, les moteurs de ces masses immenses qui, d'ailleurs, trouvent ouverts à leur portée tous les champs d'activité ?

Rien ne semble, aux vrais Américains, plus médiocre que ces explications matérielles, économiques ou même ethniques

de leur entrée en guerre. Chez ceux d'entre eux qui parlent au nom des meilleures traditions de leur pays, il n'y a que mépris pour les hypothèses qui expliqueraient les sacrifices et les modifications profondes du rythme de la vie par des raisons pratiques ou immédiates.

« Il faut que la démocratie soit en sûreté dans le monde ». Cette formule du président Wilson, si vite passée à l'état de devise, suffit à établir l'entente dans les auditoires américains les plus mélangés. « Démocratie », nous savons comment les États-Unis entendent ce mot. Que chacun ait sa chance, que personne ne soit alourdi et gêné par les pesants héritages de la pauvreté, de l'ignorance, de la classe sociale, de la race ; que personne ne se targue de privilèges dus à autrui; que la carrière soit ouverte au talent; que les relations d'homme à homme ne soient pas gênées par la superstition du titre ou de la fortune... C'est une question de savoir jusqu'à quel point la vie des Américains, avec leurs préjugés contre les noirs et leurs mesures contre les jaunes, réalise ce programme. Mais tel quel, voilà, dans ses directions, le pacte social sur lequel se sont ralliées les masses du Nouveau-Monde, et elles estiment qu'il serait mis en péril à l'heure même d'une victoire allemande.

Disons-le en passant, de bons observateurs de la société américaine, à la première formule : « Il faut que la démocratie soit en sûreté dans le monde », ajoutent et opposent : « Il faut que le monde ne cesse pas d'être en sûreté par la démocratie ». Ils se préoccupent d'une question qui se pose devant toutes les démocraties ; éviter le gaspillage des forces et assurer la coopération des énergies.

Mais à ce « démocratisme » qui fait un des caractères fonciers de l'instinct américain, il faut joindre la notion du franc-jeu. Elle vit profondément dans ce chantier démesuré où l'*efficiency*, le rendement, semblait être la seule forme d'action. Même en guerre, même dans une lutte violente entre forts et faibles, il y a des choses qui ne se font pas. On ne viole pas une parole une fois donnée, le puissant n'abuse pas

de sa supériorité, le combattant tâche de laisser en dehors des cruautés de la guerre le non-combattant, les destructions inutiles sont en horreur à une âme civilisée. C'est pour avoir manqué à cette loi immanente d'une humanité même grossière que l'Allemagne a provoqué la réprobation du monde. Ainsi en juge le mineur du Montana, le fermier du Kansas, l'ouvrier de l'Ohio. Le vieil esprit puritain s'est réveillé lentement dans des consciences que la lutte économique semblait occuper tout entière. L'Amérique, dans sa candeur, où se mêlent une grande vanité nationale, l'entente des règles permanentes des beaux sports et une persistance de l'esprit puritain qui veut que « votre parole soit oui, oui, ou non, non », prétend démontrer à l'Allemagne païenne et déloyale joueuse, que la réprobation encourue lui sera signifiée par tous les moyens.

« Il y a du désordre de par le monde. » A ce désordre on peut remédier, lorsqu'on est un riche peuple de plus de cent millions d'âmes, qui dispose d'immenses moyens et qui a lutté chez lui contre l'ignorance, contre les maladies et contre les misères du prolétariat. Un tel peuple se doit de faire, à travers un monde trop encombré par les débris du passé, une croisade d'apaisement, d'organisation hygiénique, d'instruction populaire et de décence. Nos amis et alliés croient que l'ancien continent a besoin de leur jeune police pour se déblayer. Ambition indiscrète peut-être, mais généreuse. Elle s'apparente à nos croisades à nous, croisades de la raison et de la gentillesse, qui nous portèrent si souvent, nous aussi, à intervenir par les armes dans les affaires gâtées de lointains groupes humains.

Mais ce sont là les vœux extrêmes des idéalistes américains. Il va sans dire que, chez beaucoup d'entre eux, l'obéissance à la loi de conscription, un peu d'esprit d'aventure, la nécessité de faire comme les autres restent en deçà des hautes vues idéalistes. Chez l'immense majorité, le désir d'aider la France est un support merveilleux de l'action.

C'est la France, nous pouvons le dire, puisque les Amé-

ricains ne nous l'ont pas caché, qui a popularisé les sympathies idéalistes que la cause des Alliés éveillait au-delà de l'Océan. C'est elle qui a animé d'un enthousiasme plus concret une bonne volonté qui risquait, à trois mille lieues du champ de bataille, de rester incertaine et indécise. « Aider la France ! » a été la devise d'une foule de braves gens qui, peut-être, auraient autant aimé l'aider pacifiquement, mais à qui l'Allemagne a bien fait voir que la seule aide efficace en ce temps est celle des canons et des baïonnettes.

Comme ils ont tenu de bonne heure à être confondus parmi les défenseurs les plus directs de notre cause, ces hardis garçons qui, dans l'escadrille La Fayette, disputaient à nos fameuses cigognes l'honneur de descendre les avions boches ! L'un d'eux, Drew, étant blessé, est amené dans un poste de secours où un médecin français opère. Un poilu est sur la table ; tout autour, d'autres, sanglants, attendent leur tour, assis ou couchés contre la paroi. Le médecin fait passer le jeune aviateur en disant : « L'Américain ! », et les poilus trouvent cela tout naturel, mais Drew s'indigne tout haut : « Quel malheur que les Français continuent de nous traiter en étrangers ! » (Récit de Hall, ami de ce Drew, dans l'*Atlantic Monthly* de juin 1918.). En voilà une superbe fraternité d'armes ! Les poilus hagards, anxieux du désir d'être évacués, cèdent leur tour, comme s'il allait de soi, au camarade étranger, et celui-ci se vexe de n'avoir pas simplement à prendre la file après ces braves gens. Quel sens profond dans cette scène ! Les poilus avaient bien reconnu que ce héros de l'air était un champion désintéressé de leur cause et qu'il avait, à sa façon, pris la croix pour les aider à porter la leur. Lui, de son côté, sentait que le tour de faveur risquait de désaccorder l'unité d'idéal, de faire de lui un auxiliaire distingué et non pas un participant.

C'est la même nuance de sentiment qu'au jour de 1776, où le jeune La Fayette (il avait moins de vingt ans) décida, à Metz, de mettre son épée au service des *Insurgents* d'Amérique.

Quel attrait existe donc entre les âmes des deux nations ?

III

LA FRANCE AU PREMIER PLAN DE LEURS SYMPATHIES

3 juillet 1918.

Le souvenir de La Fayette. — Le prestige de la France.
Le miracle des langues.

Les journaux allemands ont raconté que les premiers prisonniers américains capturés (dans la Woëvre), ayant été interrogés sur les raisons de leur présence dans un secteur français, l'un d'entre eux resta bouche bée, deux autres répondirent : « A cause du président Wilson et des sous-marins », et les deux derniers : « A cause de La Fayette. »

On voit assez bien un état-major allemand s'esclaffer sur cette réponse. Qu'est-ce que La Fayette peut avoir affaire dans ceci ! Que diable savez-vous de La Fayette ? On ne dérange pas un mort pour faire passer un corps expéditionnaire américain en France ! etc., etc. Et l'on imagine aussi les deux jeunes Américains assez en peine devant des ricaneurs de développer leur conception de l'histoire et de la justice immanente, et d'expliquer en quoi l'aide donnée par la France en 1777 à la jeune nation américaine les obligeait à lancer des grenades entre Toul et Metz.

Faisons-le pour eux, en nous servant des témoignages qui nous sont arrivés de là-bas.

C'est bien vrai que La Fayette a constitué pour les États-Unis un terrain d'attente et un tremplin de départ. Il y avait une survivance de souvenirs et de gratitude. Les localités, les places, les rues et les immeubles portaient le nom du jeune Français et de Rochambeau, les livres racontant leur histoire ne se comptaient plus. L'instruction populaire avait déposé au fond de tous les esprits quelque chose de ce vieil épisode de la première entente franco-américaine. Dès le début de la guerre, une des meilleures et des plus sûres affinités qui se manifestèrent

entre une minorité américaine et notre peuple se rattachait à ce lointain héroïsme. Peut-être dans l'esprit des premiers interventionnistes, de Roosevelt par exemple, le corps expéditionnaire envoyé par Vergennes devait-il trouver sa contre-partie exacte dans les divisions qui auraient été jetées sur le front français par une Amérique bienveillante ? En tout cas, depuis le début de la guerre, l'idée de rendre à la France ce qu'elle avait fait a été un des principes d'action, un des refrains de l'action américaine. « La Fayette, nous voici », ce cri jeté sur la tombe de l'illustre citoyen, au cimetière Picpus, est d'une vérité foudroyante. Dans la maison toute simple du général Pershing, à Chaumont, il y a quelques jours, je ne voyais qu'un objet significatif : un portrait de La Fayette offert par ses descendants.

Pour un peuple qui fait volontiers table rase du passé et n'y laisse subsister qu'un très petit nombre de faits significatifs, qui n'a installé dans son imagination rétrospective que trois ou quatre époques mémorables, l'aide rapide donnée par la France à une cause difficile se présentait avec une réalité concrète que nous nous figurons mal, nous qui avons dans une histoire plus serrée tant d'épisodes émouvants à nous remémorer. Guerre contre les Indiens, guerre de l'Indépendance, guerre civile, ce sont là essentiellement ce qui constitue les fastes militaires des États-Unis, et la guerre de l'Indépendance s'y présente en beauté, bien au-dessus des deux autres guerres, de telle façon qu'elle a poussé des racines insoupçonnées dans des âmes peu encombrées d'histoire. Ainsi s'expliquerait ce mouvement de l'âme américaine, odieux aux Allemands et imprévu à nous-mêmes, qui transforme en acte de justice immanente une nouvelle coopération franco-américaine.

Ne craignons donc pas d'insister et de signaler à nos amis, en passant, quelques traits propres à servir auprès d'eux la cause la plus française de cette heure. C'est à Metz que le jeune La Fayette a pris la décision de s'enrôler, de se croiser pour les *Insurgents*, et dans le corps expéditionnaire qu'il parvint

ensuite à obtenir de Louis XVI et que commanda Rochambeau, il y avait une majorité d'Alsaciens et de Lorrains, entre autres un Choiseul, un Custine, un Ribeauvillé. Enfin la cour de Versailles envoya secrètement aux révoltés, avec l'instruction de les considérer comme de futurs nationaux, un diplomate, Gérard, qui eut le plus grand succès à Philadelphie et qui était un Alsacien... Voilà-t-il pas qui doit recommander à nos frères d'armes l'Alsace et la Lorraine françaises ?

Mais si sensibles que nous puissions être à cette amitié rétrospective, si touchants que soient ces souvenirs dans un peuple qui en général ne s'intéresse guère au passé, nous devons marquer que c'est le présent qui opère essentiellement dans les sympathies des Américains.

Qu'ils sont joyeux d'avoir découvert une France digne d'affection ! On s'était si complètement ignoré d'une rive de l'Atlantique à l'autre, notamment depuis notre expédition au Mexique et depuis que l'Allemagne était devenue la grande donneuse de renseignements aux États-Unis ! Sans doute on savait le charme de notre civilisation, la grâce des châteaux sur la Loire, la splendeur de nos cathédrales, l'aménité de nos populations, mais avait-on des leçons à nous demander pour tout ce qui touchait à l'organisation de la vie et à l'entente des choses sérieuses ? Beaucoup en doutaient. Quelques-uns seulement affirmaient, dès avant la guerre, que notre indifférence à la grande lutte économique était dédain plutôt que décadence, et que la civilisation française saurait bien montrer sa valeur le jour où elle se sentirait en péril. La Marne et Verdun, les vertus du petit peuple, l'esprit de sacrifice des femmes, tout cela que beaucoup d'Américains virent de près, témoigne en notre faveur, et la sympathie des masses s'éveilla pour un peuple attaqué, unanime à se défendre, gardant le sourire qu'on lui connaissait au milieu d'épreuves inouïes. On se rendit compte que c'était pour avoir voulu jouer le franc-jeu sans réserves que la France était envahie et occupée dans sa région du Nord, meurtrie dans ses populations, obligée de porter secours à des Alliés plus faibles, qui divisaient le

risque et l'effort d'une manière inégale et qui lui en laissaient la part principale. Contre cette manifestation de valeur et de force, les anciennes calomnies ou les objections de détail ne pouvaient prévaloir, et c'est bien autour de la cause française que s'est cristallisé le meilleur de la bonne volonté américaine.

Tous ceux qui ont eu l'expérience des grands auditoires américains savent quel enthousiasme particulier y salue la simple mention de notre pays. Des salles de milliers de personnes, après avoir applaudi la relation de l'effort belge, de l'effort serbe, de l'effort anglais, de l'effort italien, se sont dressées debout, simplement parce qu'étaient prononcés ces mots : « Et maintenant la France !... »

Pour affluer à nos œuvres de reconstruction (reconstructions matérielles et reconstructions, si j'ose dire, des personnes : des blessés, des veuves, des orphelins), les dons n'ont pas attendu la déclaration officielle de l'entrée en guerre des États-Unis. La gloire des Chapman, des Allan-Suger, nos adhérents de la première heure et morts pour la France, enflamma toute la jeunesse américaine. Et ceux qui restaient là-bas se préoccupaient plus que par le passé de comprendre la France moderne et de discerner à travers les erreurs et les médiocres surfaces de la politique et de la publicité les vertus permanentes du peuple français. Le chiffre des élèves qui, dans certaines universités de l'Ouest, s'intéressent à la langue française, s'est infiniment accru. Baldensperger me raconte que, dans une assemblée populaire de l'État d'Illinois, comme on célébrait, en février dernier, l'anniversaire d'Abraham Lincoln, il fut invité à dire ce que la France pensait de cet illustre homme d'État, le plus significatif que l'Amérique des pionniers ait possédé. Tandis que les orgues jouaient la *Marseillaise* et que le drapeau tricolore s'avançait sur la scène, pour confondre ses plis dans ceux du drapeau étoilé, un orateur, au milieu des acclamations de trois mille personnes, rappela les dettes passées et présentes que le monde a contractées envers la France. Noterai-je encore que nos officiers instructeurs, dans les camps où ils forment les jeunes troupes

américaines, ont peine à se soustraire à la curiosité enthousiaste des églises, des stades, des théâtres, de toutes les foules réunies pour quelque commémoration ou pour la discussion des actes de la vie publique? Le plus beau, c'est qu'on vit se renouveler, lors du voyage de Joffre, le miracle des langues : l'âme française se communiquait instantanément à l'âme américaine, chaque fois que le représentant des soldats de la Marne était là, et Viviani, porte-parole du maréchal, avec le seul son de sa voix, faisait comprendre le message français à des milliers d'auditeurs absolument ignorants de notre langue.

Ce feu spirituel a gagné de proche en proche toute l'Union. Nous savions que parmi les populations de l'Est, encore orientées vers la vieille Europe, la France partageait avec l'Angleterre une situation privilégiée. Elle y fut bientôt préférée au gré des masses à son alliée britannique. Cette vague d'enthousiasme, qui n'avait guère touché d'abord les lointains États du Centre et du Far-West, baigne maintenant ces populations longtemps indifférentes. Et depuis que certaines révélations ont fait comprendre aux États-Unis le péril allemand qui les menace sur leurs rivages et dans l'intérieur, une adhésion rétrospective à la cause française s'est manifestée de plus en plus. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit que le vrai centre de gravité de l'Amérique se trouve dans ces États neufs de l'Ouest, où des énergies plus primitives, une volonté moins affinée maintiennent l'effort américain au niveau des vieilles entreprises de colonisation et de conquête sur le sol vierge. Avoir pour soi les États de l'Est, c'est disposer d'une force d'opinion, d'une efficacité gouvernementale et de coopérateurs distingués ; sentir que les États laborieux et neufs, entre Alleghany et les Montagnes Rocheuses, ont été touchés par un sens déterminé du conflit, c'est s'assurer que l'Amérique, comme le dit le président Wilson, « est entrée dans la partie avec tout son pouvoir ».

Avec tout son pouvoir, matériel et spirituel ! Que pouvons-nous en attendre, nous autres, Français, aujourd'hui et demain ?

IV

UNE AME NATIONALE ANIME LEUR EFFORT MATÉRIEL

4 juillet 1918.

Ampleur de cet effort. — La vraie valeur de la coopération américaine. — L'unité autour d'un idéal.

Tous ceux qui, chez nous, ont pu voir les installations des Américains, bases navales, docks et magasins, gares et voies ferrées; tous ceux qui, en Amérique même, ont pu juger de l'ampleur de l'effort matériel, savent ce que ce pays, habitué à faire grand, apporte dans la guerre de ressources et de force créatrice. Nos amis japonais prétendent qu'on ferait vivre et travailler deux ou trois Japons avec les miettes (ils disent « avec les gaspillages ») de la vie américaine normale. Le système des « petits paquets » et des organisations de fortune n'est guère le fait d'une nation qui depuis un demi-siècle a eu toute la largeur d'un continent à peupler et à exploiter. Nos Alliés auraient pu faire vite ; au risque de soulever certaines impatiences, ils ont préféré faire grand, et la base gigantesque sur laquelle ils entendent continuer leur effort de guerre témoigne de la fermeté de leur décision.

Construction merveilleuse de bateaux dépassant bientôt cinq cent mille tonnes; dix navires en acier lancés dans une seule semaine ; une armée puisant ses millions d'hommes dans des classes de neuf cent mille hommes ; une production d'acier à obus atteignant quatre millions de tonnes en 1918 ; le pain de onze millions de Français représenté par les céréales expédiées au cours d'une année; trente milliards de francs prêtés aux Alliés, dont neuf à la France ; dix-huit milliards de dollars formant le total des dépenses américaines pour l'année qui finit au 30 juin 1918 : voilà les chiffres quasi officiels que je recueille de Tardieu, de James Kerney et de Lewis.

Les crédits demandés au Congrès passent à peu près sans discussion, s'ils concernent la guerre ; les emprunts engagent de plus en plus les petits souscripteurs ; les libéralités du public se chiffrent par millions, chaque fois que Croix-Rouge, Y. M. C. A., Chevaliers de Columbus et cent œuvres similaires les sollicitent. Un grand manufacturier de Cleveland (Ohio) écrit au général des Garets, président de la Saint-Cyrienne, qui me communique sa lettre : « Le courage extraordinaire et la sublime fortitude du peuple français ont gagné notre suprême admiration. Le seul moyen qui nous soit offert de montrer un peu d'appréciation envers les Français qui ont fait le sacrifice suprême pour le bien de la patrie, c'est de protéger ceux qu'ils laissent derrière eux. Ce n'est que prendre à notre charge une minime partie du fardeau que le monde s'est imposé comme prix de ce que je crois être la civilisation ». Et le président Wilson, à qui l'on disait que cinq millions d'hommes seraient nécessaires à l'œuvre entreprise, répondait l'autre jour : « Pourquoi s'arrêter à cinq millions d'hommes ? Devant des offres de paix insincères, nous irons aussi loin qu'il faudra ».

Cet afflux d'hommes et de ressources arrivant en Europe par « une chaîne de bateaux », ce fleuve de dollars affaiblissant à peine des finances inépuisables nous permettraient de considérer l'avenir d'un cœur réconforté. Rien que la matérialité de cette aide semble déjà irrésistible. Cependant, l'orgueil allemand est si grand ! Les directeurs des destins germaniques sont capables de faire malgré tout bon marché de ce qui peut sembler, à de stricts fonctionnaires prussiens, gaspillage, ressources inorganiques et inopérantes, flux d'or et fleuve de denrées, chair à canon, cargaison brute et vivante à qui manquerait une armature solide.

De fait, la vraie valeur de la coopération américaine, c'est dans l'âme américaine que nous voulons la voir, dans la volonté commune qui anime de plus en plus cent millions d'hommes, dans l'acceptation de sacrifices et de restrictions, dans la certitude enfin où nos amis sont arrivés que leur

nation aussi a quelque chose à gagner de cette lutte qui doit lui coûter d'indéniables sacrifices.

Un des thèmes favoris des prédicateurs qui là-bas se sont jetés dans la lutte des opinions, c'est que l'Amérique était en train de perdre son âme, et que son entrée dans la guerre va l'aider à la retrouver.

Qu'est-ce à dire ? La tradition qui veut voir les États-Unis comme un refuge prédestiné des causes populaires, comme un abri des nationalités provisoirement asservies, comme un asile des persécutés de l'Ancien Monde, risquait de s'oblitérer dans la chasse aux dollars, dans le goût du luxe, dans l'éparpillement d'existences sollicitées par toutes les séductions de la vie facile ; et cette tradition de démocratie et de simplicité, de liberté et d'indépendance pour les individus et les groupes, revient au premier plan dans la conscience américaine. Les écoliers, auxquels on enseigne de prêter serment au drapeau étoilé, les recrues qui, dans les camps, apprennent à la fois le métier et les raisons de la guerre, les innombrables harangues par lesquelles se maintient l'opinion générale dans un pays aux centres nerveux si distants et si divers, tout cela répond à l'instinct profond qui rattache à la meilleure histoire nationale la décision prise par le grand Wilson, le 5 avril 1917.

Dans leur bonne volonté pour la cause alliée, beaucoup d'Américains vont jusqu'à dire que leur indépendance, dans la lutte qui les sépare de l'Angleterre, était surtout menacée, non par la Grande-Bretagne elle-même, mais par un roi de souche hanovrienne qui prétendit, avec l'aide de troupes où les mercenaires allemands dominaient, imposer une sujétion toute féodale à des colons britanniques... Et la contre-partie curieuse de cette explication, c'est que, dans les troupes françaises envoyées par Louis XVI au secours des *Insurgents*, les éléments militaires d'Alsace et de Lorraine se trouvaient dans une proportion qu'il nous plait de juger symbolique.

Démocratie prête à la guerre, sans renoncer à sa forme et à son idéal, voilà la formule où, d'instinct profond, les Américains essayent de se rassembler. Et j'en vois un signe révéla-

teur dans l'élan qui pousse aujourd'hui vers Abraham Lincoln tous ceux d'entre eux qui sont conscients de leur passé et soucieux de leur avenir. En effet, ce pur démocrate sans élégance, cet homme du peuple dirigeant les destinées d'une nation menacée de division et d'effritement, est bien le plus symbolique qui se puisse d'une volonté populaire décidée à se discipliner, à regarder l'avenir autant que la commodité de l'intérêt présent, et à consentir aux sacrifices qui permettent seuls à une collectivité de durer.

C'est par la volonté générale qui se cristallise autour d'un idéal que l'Amérique doit sembler redoutable à l'Allemagne. Celle-ci a avoué qu'elle croyait les États-Unis « une nation d'ingénieurs » et qu' « une nation d'avocats se révélait à l'improviste ». Entendons que les États-Unis, au lieu d'admettre les expropriations auxquelles est vouée l'activité de qui met en œuvre les ressources du sol, entendent proclamer la valeur des contrats et la solidité du droit, sans abandonner du reste les mérites d'organisation matérielle qui semblaient son apanage.

Rien que par l'habitude de faire grand et de résoudre des problèmes de distance et de mobilité, l'Amérique apporterait dans le camp des Alliés un élément intellectuel de tout premier ordre. Quelqu'un a dit que cette guerre faisait sortir « les nombres de plus de sept chiffres » du domaine des statisticiens et des mathématiciens, pour obliger les hommes d'État à savoir les manier. Dans nos habitudes un peu limitées, l'irruption de tant de millions et de milliards apporterait à elle seule une sorte de renouvellement. Mais il y a plus : le détail même des contacts franco-américains, sous l'action profonde d'un même idéal, ne peut pas manquer d'être un des événements régénérateurs les plus importants de cette période de l'histoire.

L'Amérique est l'alliée de tous les adversaires de l'Allemagne. C'est pourtant, elle le proclame et nous l'avons montré, la France qui occupe la place de choix dans sa bonne volonté et son zèle. Bergson a entendu dire là-bas une phrase un peu gauche, mais qui n'est pas si mal, sur la France

« Jeanne d'Arc des peuples ». La France apparaît aux Américains dans la même lumière où Jeanne d'Arc apparaît à la France ; elle leur apparaît comme une personne morale, symbolisant l'attitude d'une nation qui veut durer au prix du sacrifice et qui sert à son tour d'exemple aux nations plus incertaines de leur chemin.

CHAPITRE IX

LE SECTEUR AMÉRICAIN DE LA BATAILLE

I

LEUR ARMÉE NE VIT-ELLE QUE D'IMPROVISATION ?

12 septembre 1918.

Les impressions d'une visite à l'armée américaine. — Origine des vertus guerrières du peuple américain. — Paroles mémorables de Lincoln.

Durant un séjour en Lorraine, je viens de vérifier et de compléter des observations que j'avais notées, il y a quelques mois, en visitant l'armée américaine et que les circonstances ne m'avaient pas permis de publier. L'instant me paraît favorable pour soumettre à mes lecteurs cette suite d'impressions et de réflexions et pour que nous nous rendions compte qu'à expérimenter le caractère militaire de nos amis et alliés, nous nous sommes défaits de quelques idées fausses. Je dis nous, c'est que j'imagine que mon expérience est celle d'un grand nombre de mes compatriotes.

Français et Allemands, nous connaissions imparfaitement ce que les Américains pourraient faire sur le champ de bataille. Les Américains eux-mêmes savaient-ils exactement leur fort et leur faible et leur exacte qualité en tant que nation ? Des forces viennent à la surface qu'il nous faut constater et comprendre et que nous accueillons avec un infini plaisir.

« S'ils n'ont pas de tradition militaire, répètent à l'envi (d'une voix pourtant de jour en jour moins assurée) les Allemands, l'improvisation dans ces matières n'aboutit à rien. C'est donc du point de vue guerrier une valeur négligeable qu'une armée américaine. » Bien avant la guerre, nous le savons, ils se gaussaient volontiers de tout ce qui, dans l'Amérique pacifique, faisait figure d'armée, d'état-major, de service technique. Et nous savons qu'en 1908, l'empereur disait lui-même à un intellectuel américain que ce n'était qu'avec un service militaire obligatoire que les États-Unis pourraient prétendre jouer un rôle dans les affaires du monde.

Pas de tradition militaire ! Assurément, les Allemands, qui avaient derrière eux toute l'histoire de la Germanie, précédée par celle de la Prusse, jugeaient qu'une préparation comme la leur, où entraient l'instinct soudard du Teuton, la rudesse aventurière du reître, la discipline du Poméranien, la parfaite minutie des plus belles mécaniques modernes, devait rester inégalée : ridicule prétention que de vouloir lutter à l'improviste contre une organisation où le passé et le présent s'associaient d'une manière aussi perfectionnée !

Les Allemands ont concédé, au cours de la guerre, que les Français savaient retrouver à l'occasion le sens le plus évident des hauts faits militaires, l'aptitude tactique, les possibilités même de la grande stratégie. Leur infatuation a pu, chez certains Britanniques, admettre l'outillage bien adapté, le courage sportif, une certaine entente de la grandeur mondiale du présent conflit. Les masses russes, au début de la guerre, n'ont pas manqué de frapper l'imagination d'un peuple plus préoccupé des quantités que de la valeur intrinsèque. Çà et là, d'autres alliés ont obtenu de la suffisance technique des chefs militaires allemands un satisfecit éventuel. Mais que pourrait-on attendre au camp des Alliés d'une grande démocratie pacifique comme le peuple américain, déshabituée non seulement de la guerre, mais de l'idée de la guerre, portant ses regards vers un avenir où peu de choses subsistaient des vertus ancestrales, où le sens de la personnalité et de la liberté indi-

viduelle semblait abolir tout sentiment de la discipline et de l'abnégation ?

« Surtout que les Américains ne fassent pas de bêtises ! » disait le Kaiser à l'ambassadeur Gerard, et la suprême bêtise sans doute, pour un chef de guerre comme celui-là, devait être de revêtir l'armure et le casque quand on n'était qu'une multitude d'ingénieurs et de marchands déshabitués depuis si longtemps du sabre et du mousquet.

Pas de tradition militaire ! Il serait plaisant, au jour de la victoire, d'exhumer des archives du grand état-major, comme les Allemands se sont plu à le faire à Bruxelles et à le faire faire à Pétrograd, les rapports techniques envoyés par ces conseillers militaires, demi-espions, demi-propagandistes, dont les États-Unis ont fini par comprendre le rôle perfide. Il est probable que les moins écoutés seulement parmi ces observateurs ont aperçu les réalités profondes cachées à leurs yeux par l'agitation, le bien-être et le luxe américains.

Aujourd'hui, tous les Allemands reçoivent la preuve triomphale que le passé ne s'abolit pas aussi vite et qu'au lieu de manquer entièrement de traditions militaires, le peuple américain retrouve dans son fonds instinctif des vertus guerrières que les circonstances arment à nouveau pour une cause nationale.

Anglo-Saxons énergiques, ayant franchi l'Océan pour courir les risques de l'âpre vie du pionnier ou du cow-boy ; Scandinaves élevés à la dure sous leur ciel froid et développant dans l'Ouest les énergies que leur civilisation ralentie laissait endormies ; Slaves des contrées les plus menacées par la Prusse et l'Autriche ; Latins amis de la gloire et du panache, obéissant à l'appel de l'Honneur : bien loin de n'avoir aucune tradition militaire, l'Amérique pourrait se vanter de réunir en faisceau l'ardeur militaire de ses colons hétérogènes. Sans doute, ils étaient venus sur son sol dans l'espoir d'y trouver une civilisation pacifique et un État n'impliquant pas de service obligatoire, mais puisque les États-Unis sentaient que le principe même qui avait présidé à leur peuplement était en danger, comment des vertus traditionnelles ne se seraient-elles pas

réveillées et n'auraient-elles pas aiguisé d'un entrain véritablement guerrier le vaste recrutement d'hommes auquel Washington présida ?

Et enfin, tradition par excellence, celle qui, par delà les ardeurs diverses d'un peuple composite, pouvait rattacher l'Amérique de 1914-1918 à l'Amérique de la guerre de Sécession, celle qui enjambant un demi-siècle de vie toute matérielle en apparence et d'indifférence nationale, remettait les États-Unis dans le sillage de Lincoln. Rappelons-nous son fameux discours de Gettysburg, souvent cité depuis l'entrée en guerre des États-Unis, et où le président célébrait le pouvoir immanent d'un grand sacrifice collectif pour le maintien d'une nation commençante : « Nous sommes réunis sous un grand chef de bataille de cette grande guerre, nous sommes réunis afin d'honorer le dernier repos de ceux qui ont donné leurs vies afin que la nation pût vivre. Les braves gens qui ont combattu ici ont consacré cette terre bien au-delà de notre pouvoir, bien au-delà de notre louange ou de notre blâme. Le monde tiendra peu de compte et se souviendra peu de temps de ce que nous disons ici : mais il ne pourra jamais oublier ce qu'ils y ont fait. C'est plutôt à nous, survivants, de nous consacrer à la grande tâche qu'ils nous ont laissée, afin que ces morts honorés nous inspirent un dévouement nouveau pour la cause à laquelle ils ont donné la dernière, la pleine mesure de leur dévouement, afin que nous prenions ici hautement cette résolution que les morts ne seront pas morts en vain, et que le gouvernement du peuple pour le peuple et par le peuple ne périra pas sur la terre. »

Ainsi, quoi qu'il en eût, le peuple américain, dès qu'il définissait sa raison d'être dans le monde, se trouvait face à face avec des aspects anciens de son histoire nationale. Une tradition où l'esprit militaire avait sa place s'imposait à lui : non pas la tradition surannée qui lui paraît à lui-même le simple résidu et le vestige mort d'un passé aboli, mais la tradition vivifiée sur laquelle peut se fonder la marche vers l'avenir des plus optimistes.

Et d'ailleurs l'individualisme même qu'avaient chanté ses penseurs ne laissait pas de faire une place à certaines affinités militaires. Emerson, hôte de Paris après 1848, semble ravi de trouver un air guerrier chez le Français émancipé. Dans un des récits que l'on considère volontiers comme un symbole de la meilleure Amérique, *La grande figure de Pierre*, Nathaniel Hawthorne imaginait un Américain typique, successivement séduit par des formes d'idéal où le financier, le poète, mais aussi le soldat, apparaissent tour à tour.

Ainsi la tradition guerrière déniée, contestée par des observateurs superficiels se retrouvait au contraire, moins nette sans doute que dans des pays de service militaire obligatoire, mais affermie par une substance profonde. Sans doute, le savoir-faire, l'entraînement, l'actualité de l'information pouvaient manquer, mais les dispositions profondes sur lesquelles peut se construire un grand effort d'armée était là, et nous en avons la preuve aujourd'hui. Et, pour nous en rendre compte, nous allons examiner chez nos Alliés, *l'industrie au service de la guerre,* puis *la valeur de l'élément humain.*

II

L'INDUSTRIE AU SERVICE DE LA GUERRE

13 septembre 1918.

Spectacle offert par l'Amérique industrielle depuis l'intervention. — L'organisation et la surveillance des transports en France. — Les installations du front.

Venait-elle de la propagande allemande, l'horrible formule qui, au printemps de 1917, a couru dans certains milieux français ? « Oui, sans doute, entendait-on dire, l'Amérique va se mettre en guerre. Ce pays d'ingénieurs nous ravitaillera en matériel et n'y perdra pas ; il nous livrera des locomotives et des automobiles, des matériaux pour avions, plus d'acier encore pour nos munitions ; il nous enverra des travailleurs,

des ouvriers et des contremaîtres, qu'on installera dans nos usines, à qui l'on demandera à la rigueur des services d'arrière, de transport et de ravitaillement, d'hôpital et de réconfort pour nos troupes, mais celles-ci resteront à la bataille, et quand il s'agira de sang versé, c'est encore le poilu qui sera là. »

De tels propos ont été tenus, reconnaissons-le. Dans quelle mesure étaient-ils l'expression ignorante de notre peuple mal au courant ? Dans quelle mesure se rattachaient-ils à cette ténébreuse action des *rumeurs infâmes* dont l'Allemagne cherchait à nous empoisonner ? Peu importe, quelques-uns d'entre nous ont cru que l'Amérique, pays de civilisation industrielle, de matériel illimité, de possibilité métallurgique infinie, d'entraînement technique général, ne venait sur nos champs de bataille que comme une vaste usine adaptée à des fins guerrières.

Sans doute l'effort matériel saute aux yeux. Faut-il donner des chiffres, perpétuellement dépassés par d'autres chiffres, dans une chevauchée de millions et de milliards, dont maint communiqué nous a apporté la ruée montante. Les rapports de notre Haut Commissariat, les exposés de Tardieu ont souvent émerveillé par l'accroissement volontaire de telles ou telles productions, du tonnage, des transports, des installations. Voyons plutôt quelle image nous offre l'Amérique usinière installant sur les deux rives de l'Atlantique, qu'elle traverse infatigablement, sa machinerie moderne et son équipement battant neuf.

Des spécialistes du transport et de la fabrication ont pris plus rapidement que chez nous leur part dans ses organisations : bien vite, à côté des officiers des services spéciaux, des techniciens civils ont été mis en mesure d'imposer leur rythme à des opérations qui devaient dépasser la portée ordinaire des prévisions militaires. Comités, consortiums, bureaux et centres d'action mobilisaient les grands chefs d'industrie, en même temps que les dignitaires de Washington. La machine, lente à se mettre en mouvement,

est aujourd'hui en plein rendement : c'est à la limite de son action, sur le front américain, que se manifeste cette énergie qui, de Pittsburg, Bethléem, Chicago, passe d'un continent à l'autre par les puissants canaux des transports américains. Nos illustrés ont donné quelques photographies de ces bases de débarquement où des ponts transbordeurs saisissent au fond des cargos locomotives ou automobiles, pour les placer sur les routes ou les rails affectés à la circulation américaine. Des baraquements innombrables abritent, non loin de nos côtes, le ravitaillement et les munitions destinés à l'armée des États-Unis. Des camps d'hydro-avions, des ballons observateurs, surveillent les approches de ces secteurs maritimes. Les convois forment véritablement cette chaîne de bateaux que l'imagination américaine se plaisait à voir tendue d'une rive à l'autre de l'Océan. Un tel afflux de matériel, un instant congestionné au port d'arrivée, entre vite dans la circulation artérielle qui traverse la France pour alimenter les secteurs du front américain. Quiconque, en France, voyage cet été voit dans nos gares les grands wagons marqués U. S. encombrer nos quais, en attendant l'acheminement définitif, et partout des installations intermédiaires, dépôts, hôpitaux donnent l'impression que l'armée américaine n'est en aucune façon « en l'air » sur notre sol. Ce n'est pas par de minces artères qu'elle communique avec sa terre d'origine ; toute une substance garantit l'innutrition continue de cette masse d'hommes dont le chiffre va croissant.

Nos civils, nos soldats avaient été frappés du fini et de la sobre élégance du matériel britannique. Avec les Américains, c'est plutôt l'idée de grandeur qui impressionne les populations françaises. Wagons et camions sont à l'échelle du nouveau continent où toutes les dimensions en matière de transport dépassent volontiers nos timides mesures. Avouons même que bien des cantonnements, dans les secteurs américains, se sont rappelés l'admiration stupéfaite qui avaient accueilli les tournées des grands cirques américains, leurs trains spéciaux, leurs vastes tentes, leurs horaires précis, leur nombreux per-

sonnel. La variété des races qui portent l'uniforme américain ne laisse pas d'ajouter à cette impression. Entre le noir et le blanc, il y a des nuances de peau qui rappellent la singularité de ces grandes caravanes dont nos champs de foire ont eu la visite. Mais tandis que les Allemands, à plusieurs reprises, ont fait de lourdes plaisanteries sur « Barnum qui va en guerre », ou sur la réclame monstre qui s'autorise des automobiles innombrables ou des orchestres déchaînés, nos populations ont bien senti que la solidité même de l'aide américaine était garantie par le matériel intarissable débarqué en France. Et dans certaine région, vous le savez, on espère bien que les docks, les cabestans et les estacades du débarquement américain profiteront après la guerre à notre commerce plus actif.

Équipes de bûcherons destinées à fournir méthodiquement à l'armée américaine l'énorme matériel nécessaire à l'aménagement du front, poseurs de voies ferrées et bataillons des chemins de fer exploitant des lignes nouvelles, terrassiers blancs ou noirs occupés à tour de rôle sur tous les points d'importance où une route, un camp, un dépôt nécessitent l'organisation du terrain, installateurs et opérateurs du T. S. F. appartenant à cette réserve navale où de bonne heure se sont enrégimentés les jeunes ingénieurs, demi-civils appartenant aux œuvres d'assistance, d'hôpital, de réconfort physique et moral auxquels notre commandement lui-même n'a pas hésité à recourir à l'occasion, œuvres multiples établissant un lien de plus entre les unités combattantes et les masses d'où elles sont sorties : le dénombrement pourrait se continuer à l'infini, et sans doute les éventualités de la guerre créeront-elles de nouveaux organes.

En somme, l'Allemagne, fière de son récent développement industriel et de l'énergie avec laquelle elle avait résolu ces dernières années des problèmes de transport, avait compris qu'une guerre totale, comme pouvaient s'en livrer les nations modernes, comporterait des questions à résoudre en matière d'extrême production et de transport rapide. La France,

accoutumée à des guerres où le meilleur effort était fourni par la simple valeur combattante et le moral de la troupe, était certainement moins prête pour envisager sous cet angle le problème du conflit. Les États-Unis, au contraire, que la formule la plus récente de leur développement aiguillait dans cette voie, ont donné sans effort, et par le jeu naturel de leurs énergies, un extrême rendement, dont le bénéfice s'inscrit au profit du camp même des Alliés.

Ce rendement industriel, nous allons voir comme il est appuyé chez eux par la valeur de l'élément humain.

III

LA VALEUR DE L'ÉLÉMENT HUMAIN

14 septembre 1918.

Le baseball, criterium de l'habileté physique. — Du domaine physique à l'ordre intellectuel.

Connaissez-vous le Baseball ? Ce jeu national des Américains se rattache peut-être, comme tant d'autres sports, à quelque exercice de notre moyen-âge. (Le tennis et le football ne dérivent-ils pas d'ascendant de ce genre ?) Le Baseball était devenu en tout cas un sport vers lequel s'orientait la plus grande partie des loisirs de la jeunesse et des foules américaines.

Vous avez vu que le commandement français a exprimé le désir de voir enseigner à nos troupes ce jeu, pratiqué en arrière des lignes par nos frères d'armes américains. « L'ordre d'enseigner le baseball à l'armée, disait la note officielle, est le résultat des observations d'officiers français sur le travail des soldats américains. Ils ont acquis la conviction que la pratique du baseball contribue à rendre l'homme habile au jet de la grenade et, en outre, qu'elle constitue un entraînement aux sports athlétiques, qui est sans prix pour les soldats. »

De fait, bien avant la guerre, et tandis que les États-Unis sentaient que leur participation au conflit paraissait impliquée

dans le cours même des événements, l'instinct populaire et le sens avisé des esprits clairvoyants s'accordaient pour voir, dans un pays ignorant des exigences du recrutement national et menacé par la variété de tendances d'un peuplement hétérogène, le jeu national comme une sauvegarde et comme une sorte de préparation éventuelle et platonique. Plus que tout autre élément de leur vie collective, le baseball paraissait aux Américains le critérium de l'habileté physique et l'indice d'un certain idéal de discipline consentie, qui empêchait leur jeunesse de céder aux séductions d'un individualisme commode.

Nous savons qu'en face de vingt mille spectateurs, venant suivre pendant trois quarts d'heure la lutte annuelle entre les universités rivales de Harvard et de Yale, un visiteur allemand s'exclamait : « Un peuple ne saurait se passer de discipline physique ; ce peuple-ci prend simplement sa dose en comprimés. Acteurs et spectateurs cristallisent en trois quarts d'heure ce que les pays de conscription militaire diluent en deux ou trois années de caserne. »

Paradoxe, si l'on veut, mais qui recélait une part de vérité. En effet, dans cette population qui s'augmentait tous les ans d'un million d'étrangers, beaucoup appartenant à des races peu développées physiquement, le baseball maintenait un idéal implicite d'alacrité et de prestesse auquel tout Américain était soumis, quoi qu'il en eût. Les enfants, là-bas, apprennent de bonne heure à lancer la balle et à l'attraper. Les prouesses des professionnels suscitent le même enthousiasme qu'en Angleterre la valeur des grands champions de football ou que chez nous la virtuosité de nos vedettes de théâtre. L'Américain est un « visuel » : avoir le coup d'œil rapide et savoir d'instinct où attraper une balle au vol, est une sorte de faculté nationale qui, du domaine physique, prétend passer à l'ordre des valeurs de l'intelligence. « On attrape » la solution d'un problème, le point vif d'un débat, le point faible d'un adversaire, et les Américains, qui prônaient avec le plus d'enthousiasme les qualités physiques de leurs concitoyens, faisaient aisément allu-

sion à des mérites qui sont peut-être, au fond, ceux du parfait joueur de baseball.

Enfin, dans ce peuple ignorant des disciplines extérieures et qui ne pratiquait guère l'esprit d'équipe que pour les fins industrielles ou commerciales, le jeu national a certainement contribué à maintenir le sens de l'action concertée, encadrée, combinée, le sens de l'attention concentrée sur le geste d'autrui, le sens de l'obéissance nécessaire au commandement d'un chef.

Ne sourions donc point quand nous entendons des Américains expliquer par ces habitudes populaires le beau développement moyen de leur jeunesse en armes. Lancer la grenade, progresser sur le terrain, avoir un œil sur l'adversaire à demi visible, sans perdre de vue le geste de son propre chef, sentir qu'à s'émietter et à se disjoindre l'équipe perd de sa valeur : autant de mérites devenus aisément militaires, mais dont la mobilité du jeu américain avait facilité l'initiation.

Cette éducation de l'œil, que l'Américain se pique d'avoir aisément perfectionnée, nos officiers instructeurs la retrouvent aussi, disent-ils, chez les innombrables jeunes gens qui sont entrés dans l'aviation. Ce n'est un secret pour personne que l'insuffisance numérique des machines d'apprentissage pour ces milliers de candidats aviateurs. La préparation américaine a très ingénieusement suppléé à cette insuffisance pendant les mois d'entraînement, en exerçant les jeunes observateurs à surveiller un terrain fictif dans les conditions de visibilité et d'éloignement qu'ils devaient retrouver à bord de leurs appareils : une fois en selle, ces jeunes gens à l'œil vif transposaient sans difficulté leur perception d'apprentissage dans la réalité la plus authentique.

Et ainsi du reste. Cette immense armée, loin d'être le pêle mêle confus d'hommes dénués de toute préparation, a fait passer sans trop d'efforts mille initiations de la vie normale dans l'ordre guerrier d'à-présent. Sans doute, les connaissances techniques pouvaient rester insuffisantes ; l'expérience acquise par des frères d'armes plus avancés dans la lutte était parfois

admise avec désinvolture par les nouveaux venus ; il n'en restait pas moins qu'à l'encontre des principales estimations de l'État-major allemand, c'était une masse combative, et non un ramassis de contremaîtres et de cow-boys, qui venait représenter sur le champ de bataille une démocratie longtemps pacifique.

Mais quel ordre et quelle subordination a su accepter cette démocratie en armes, c'est ce qu'il est infiniment curieux d'examiner demain.

IV

UNE DÉMOCRATIE EN ARMES

15 septembre 1918.

La discipline dans l'armée américaine. — Les soldats américains et nos populations du front. — Importance d'un réconfort moral.

Il y a dans les cantonnements occupés par les Américains un solide gaillard qui monte la garde aux carrefours. Un brassard marqué M. P. (military police) fait de lui le régulateur, le protecteur, le justicier. C'est un peu comme si l'armée américaine chez nous avait voulu donner un pendant au policeman, là-bas, le grand arbitre de la circulation et de l'ordre dans la rue. Pas de cris, pas de gestes, une autorité qui sait parfaitement s'armer des arguments les plus convaincants, mais qui, à l'ordinaire, est investie surtout de la dignité que ses justiciables lui accordent : une démocratie sachant accepter l'ordre nécessaire.

C'est un peu sous l'aspect d'un trafic intense, réglé par de tranquilles policemen, que l'armée américaine apparaît à nos populations de l'avant. Les éléments d'armée régulière et mercenaire que comprend aujourd'hui le million et demi de soldats américains connaissent assurément une discipline plus exigeante que celle-là. Les écarts dont peuvent se rendre coupables des hommes violemment enlevés à leur milieu normal

appellent souvent des répressions plus sévères. Cependant, à considérer l'ensemble, c'est bien sous l'angle d'un ordre civique transformé dans la grande machine militaire, que nous apparaît l'esprit qui anime l'armée américaine. Nos soldats savent, par exemple, que les officiers subalternes y vivent très proches de leurs hommes, mangent à la cuisine roulante, s'inquiètent du logement et du couchage, comme nos officiers s'appliquent à le faire. La discipline que s'est imposée l'Amérique en armes est évidemment celle qui convient à une démocratie peu disposée à préparer un état de militarisme qui lui serait antipathique, très décidée cependant à accepter toutes les subordinations que comporte la victoire nécessaire.

Cette subordination, d'ailleurs, est dans bien des cas la simple transposition dans l'ordre militaire de ce que l'Amérique pratiquait en matière d'organisation industrielle. Beaucoup de ces officiers, qui étaient des patrons, des chefs d'industrie, des ingénieurs, des banquiers, des professeurs, discutent des choses de la guerre et font accepter leur manière de voir de la manière même qui pouvait être la plus indiquée dans leurs rapports du temps de paix avec les hommes placés sous leurs ordres. Nos poilus ont très bien senti que les rapports du commandement et des hommes ne causaient en aucune façon d'humiliation aux gens qui recevaient des ordres, et d'une façon générale ils ont salué la discipline américaine comme très analogue à celle que notre commandement s'applique à faire triompher.

Le soldat américain, tel que nous le voyons dans les zones qui ont souffert de la guerre, garde intacte une faculté d'émotion que nos combattants ont bien naturellement perdue. Les dévastations boches les indignent, non pas simplement en frères d'armes qui s'apitoient sur des misères infligées à des alliés, mais comme des optimistes que heurte soudain la vue d'une scandaleuse infraction à l'humanité. Nos populations civiles savent avec quelle délicatesse, lors des évacuations du printemps dernier, des unités américaines leur furent secourables. Ici, des enfants sont réunis en bande autour des Améri-

cains, auxquels ils donnent leur première leçon de français ; là, de vieux paysans sont aidés dans leur travail par ces grands gaillards arrivés du Kansas ou de l'Arizona, habitués assurément à d'autres types de culture que le modeste « jardinage » pratiqué par la majorité de nos paysans. De gentilles histoires d'orphelins français adoptés par une unité américaine se répandent dans la population éprouvée par la guerre. Des liens d'affection, des fiançailles et des promesses se nouent à l'improviste entre ces étrangers et nos tranquilles villageois. Et par-dessus tout cela, c'est la réputation du poilu français, considéré par son jeune frère d'armes comme le soldat par excellence, qui resplendit sur les deux rives de l'Amérique : le poilu, le soldat populaire par excellence voulant discuter et comprendre la guerre, protégeant ses foyers et voulant propager la liberté dans le monde, type bien fait pour servir d'idéal à son cadet inexpérimenté, qui depuis Verdun sait très bien qu'il est d'autres soldats sur terre que les automates dressés par les méthodes impeccables d'outre-Rhin.

On a pu s'étonner, chez nous, de voir l'Amérique se préoccuper sans retard et, croyait-on, sans mesure, de tout ce qui touche au bien-être moral de ses troupes. Que de Croix-Rouge, que de Y. M. C. A., de Chevaliers de Colomb, de comités destinés à les fournir de livres et de journaux ! Mais songe-t-on à la condition étrange de ces garçons plus éloignés de leurs foyers que la plupart des autres combattants et qui, sauf s'ils sont blessés et réformés, peuvent faire leur deuil de toute permission, de tout retour dans leurs familles ? Les lettres arrivent tard et parfois n'arrivent pas. Même normale, la correspondance demande plusieurs semaines de va-et-vient. Malgré les meilleures bonnes volontés, la conversation avec les habitants reste hésitante et morcelée. Les coutumes, les paysages, l'organisation de la vie leur paraissent autant de nouveautés étranges. Si bien que les arrangements pris pour maintenir ces soldats dans une atmosphère satisfaisante ne sont pas, comme pour l'armée britannique, des habitudes de confort, mais la nécessité même imposée par les circonstances.

Les nôtres le comprennent, et nous allons voir comment ils jugent leurs frères d'armes.

V

COMMENT LES NÔTRES LES JUGENT

17 septembre 1918.

L'efficacité du concours militaire américain. — Pourquoi l'Américain se bat. — L'émulation entre le soldat français et le soldat américain.

Matériel excellent et discipline démocratique, entraînement sportif et bonhomie foncière : tout cela ne serait rien, nos soldats le savent bien, si des réalités combatives ne venaient pas couronner l'édifice. Mais l'expérience est faite. Nos chefs, nos hommes, nos civils savent aujourd'hui que l'armée américaine n'est pas venue en France pour nous apporter un simple réconfort et qu'elle prend à cœur sa part de la tâche et du risque.

Depuis un an que des troupes américaines sont en ligne, toutes les variétés de provenance et de recrutement n'ont pas encore été mises également à l'épreuve. Certains détails de l'articulation militaire peuvent avoir à se perfectionner, mais ce que notre peuple en armes sait bien, c'est que la communauté du sang versé lie désormais et pour de bon les troupes des deux Républiques.

Du sang versé allemand : les Américains entrent en ligne avec une fraîcheur et une verdeur d'impression que nos hommes, après quatre ans, sentent parfois s'émousser. Les Américains vous expliquent qu'ils ont reconnu que la race allemande était un encombrement dans le monde et qu'il fallait prendre la guerre comme un moyen de la réduire. « Les mouches, disent-ils, ont longtemps paru d'inoffensives bestioles ; les hygiénistes ont découvert que leur pullulement était chose nocive : tout de même, la preuve est faite que les

Allemands sont pour le monde une furieuse raison de malaise et de trouble ; l'occasion de la guerre nous a été offerte par les Allemands eux-mêmes, profitons-en simplement pour tuer autant d'Allemands que possible. » — Raisonnement simple, raisonnement qui s'encombre peu d'à-côtés idéologiques, mais qui s'impose avec une sorte d'évidence à des hommes qui voient volontiers les choses avec simplicité.

Leur sang, qu'ils sont prêts à verser : tous ceux de chez nous qui les ont vus à l'œuvre s'inquiètent presque de l'imprudente ardeur apportée par les Américains dans leurs engagements avec l'ennemi. La folle générosité qui, au début de la guerre, nous fit commettre tant d'imprudences sublimes revit dans ces jeunes troupes. Ici, c'est un groupe d'infanterie se portant à découvert sur les mitrailleuses ennemies ; là, c'est un détachement, qui, après avoir pénétré sans trop de dommage dans un saillant allemand, ne se préoccupe pas des représailles imminentes et subit des pertes sensibles sous les obus empoisonnés. Partout, nos chefs leur conseillent de modérer leur allant, de ne pas oublier les expériences qui ont coûté si cher à leurs premiers frères d'armes et de se rappeler la cautèle et la ruse du Boche.

Mais ces qualités offensives sont précisément ce qui a scellé la plus franche camaraderie entre Français et Américains. « En voilà qui se battent comme nous », disent volontiers nos poilus. Et nos chefs sont heureux de ne trouver chez les camarades de leur grade aucune morgue, aucune réserve, aucun apprêt. On s'entend vite entre frères d'armes aussi bien accordés, et ce n'est pas la différence de langue qui ferait obstacle à la plus franche amitié. « Dès la première poignée de mains, m'écrit un combattant, ils se donnent tout entiers. » Nos vétérans de la guerre ne seraient-ils pas flattés aussi de voir, au front, des Américains plus hauts en grade s'informer des moindres détails de l'expérience faite et demander, par exemple, à prendre part, comme soldat, à des patrouilles françaises « pour apprendre ».

Leur ambition, la sanction suprême à leur gré, ce serait

que la France s'en remît de plus en plus à eux du soin de mettre en ligne des unités nombreuses. « Le sang français, disent-ils, a assez coulé ; laissez-nous prendre le plus possible de votre place. Nous sommes venus pour vous relever autant que pour vous aider; nous sommes venus pour que la France continue d'exister dans le monde, non seulement comme une expression géographique, mais comme l'ensemble d'un groupe humain qu'il ne faut pas continuer d'affaiblir. »

Et ainsi s'explique aussi l'effort de la Croix-Rouge américaine contre la tuberculose et l'alcoolisme : non pas propagande indiscrète, mais désir de maintenir et d'accroître la somme des vies françaises pour le bon équilibre du monde.

Émulation au feu, allégresse et ressort dans les moments difficiles, détente rapide quand on est hors de la zone de danger : ce sont là des traits communs aux soldats des deux armées. Leur sensibilité se trouve d'accord sur d'autres points encore : si l'Américain a un plus grand souci du *self-respect*, si la dignité de la tenue et des propos fait partie de l'éducation moyenne qu'on lui a donnée; le soldat français lui paraît bien supérieur par sa vivacité d'intelligence, par sa variété d'aperçus, par sa conversation plus ingénieuse. « Nous disons « merci » tout simplement ; un Français saura trouver un remerciement approprié à chaque circonstance », confessent volontiers les Américains. Et, l'un d'eux encore, brancardier volontaire du premier hiver, disait qu'il n'avait pas donné ses soins au plus modeste de nos hommes sans entendre dans sa bouche « de vrais propos de gentleman ».

Français et Américains se moqueront et s'indigneront volontiers des mêmes choses : d'un acte d'autorité déplacé, d'une prétention à en imposer, d'une fausse supériorité que rien ne soutient, d'un acte brutal dont un faible est la victime. Ces consonances profondes, en dépit de divergences de civilisation, sont de celles qui garantissent de sérieux et sûrs accords.

L'Américain vit volontiers dans l'avenir; le Français, optimiste lui aussi en politique, trouve cependant dans le présent le meilleur support, (c'est que la nation française est une chose

faite et que la culture française a fourni ses preuves de stabilité, alors que le monde américain est comme en perpétuel devenir) ; mais un sentiment commun de la dignité humaine est au fond de ces deux formules si différentes en apparence.

Tous les Français se rendent compte que, s'il y a des « Américains », s'il y a des « États-Unis », c'est en vertu d'un lien social plus fort que les fatalités ethniques : un peuple aussi hétérogène, et qui offre cependant des caractéristiques si déterminées, est la meilleure démonstration de l'efficacité d'un actif principe national. Les Américains, mieux que tout autre peuple, sont faits pour comprendre que la France a été le melting-pot par excellence, le chaudron où s'amalgament les éléments humains divers — par opposition aux Autriches de mosaïque et aux Allemagnes d'annexion. L'Alsace-Lorraine a toujours été la pierre de touche même de la vertu assimilatrice propre à cette généreuse civilisation française que nos Alliés américains sont si joyeux de venir défendre.

Ils sont dans la profonde vérité de leur mission historique et mondiale, en nous aidant à arracher à la Germanie impériale restitutions, réparations et garanties.

CHAPITRE X

LA COOPÉRATION AMÉRICAINE SURVIVRA A LA GUERRE

5 juillet 1918.

Parallèle entre les deux tempéraments américain et français. — Ils sont appelés à se compléter. — Perspectives d'après-guerre.

Un des plus anciens hommes politiques des États-Unis, Samuel Adams, disait en 1778 : « La France est notre alliée naturelle. » Nos amis de là-bas se plaisent à rappeler qu'en dépit de nuages passagers, jamais le ciel ne s'assombrit tout à fait entre les deux pays. Les deux civilisations s'orientèrent souvent dans des sens différents, mais leur coopération actuelle leur a révélé une parenté d'idéal auprès de quoi l'organisation moyenne de la vie importe peu.

C'est affaire aux diplomates et aux hommes d'État de donner une expression concrète aux vœux qui rapprochent aujourd'hui les deux Républiques. A nous, qui cherchons surtout à déterminer les nuances et les tendances spirituelles qui pourraient s'accuser entre les deux rives de l'Atlantique, nous permettra-t-on d'indiquer l'aide mutuelle que pourraient se donner les deux peuples, s'ils continuaient leur fraternité dans la période de reconstitution universelle qui suivra la guerre ?

La France a eu horreur de se moderniser à la manière allemande, qui risquait de la déposséder d'elle-même et qui, la guerre venue, a montré tout ce qu'elle cachait de laideur, de

brutalité, de barbarie pédantesque. La France sent cependant que les temps modernes exigent d'elle mieux que l'existence atténuée d'un rentier muni d'un portefeuille à 3 p. 100, et c'est en ceci que l'Amérique, habituée aux vastes pensées, peut nous révéler à nous-mêmes, nous redonner plus de confiance, bref, nous restituer ce qui fut souvent la joyeuse audace créatrice des Français. — L'Amérique, de son côté, aisément gaspilleuse de ses efforts, souvent incohérente et peu concentrée, gagnerait à comprendre que l'action ne s'affermit qu'au contact de la réflexion, du calcul et d'un certain respect des expériences antérieures. Nous sommes saturés d'histoire et notre désir d'expansion hésite, mais les Américains s'épandent dans une géographie presque illimitée, et le repli sur soi-même ne leur est pas si familier qu'il serait parfois souhaitable.

Nous pratiquerons à leur exemple la paix religieuse, chacun pouvant chercher en paix la lumière dans sa foi ; — ils apprendront de nous à rendre à la vie spirituelle une valeur mystique, dont leurs religions, si volontiers pragmatiques et sociales, risquent de se dépouiller.

Nous goûterons dans le courant de la vie cet entrain et cet optimisme dont toutes leurs entreprises portent le témoignage ; — nos natures trop cérébrales les aideront à tempérer et à refréner une fraîcheur d'impression et une exubérance d'attitudes qui parfois les trahit.

La stabilité où nous nous complaisons trop volontiers apprendra à s'évertuer quelque peu au contact de leur mobilité. — Leur manie de mouvement (en Lorraine, on dirait leur *bougeotte*) se modèrera au voisinage du séculaire enracinement de nos classes rurales.

L'indigence d'installation de certains de nos services publics, gares désuètes, téléphones languissants, matériel suranné, bureaux exigus, cèdera sans beaucoup de retard sous l'afflux d'un courant plus fort d'affaires et d'hommes. — De leur côté, les Américains comprendront que notre mérite était de parer à des tâches complexes avec un personnel débrouillard,

qui suppléait à force d'adresse et de bonne humeur à bien des insuffisances matérielles.

Aujourd'hui que la guerre a permis au génie industriel de notre race de révéler toute sa souplesse, nous serons décidément moins indifférents à l'aide que la machine peut apporter au travail humain, — et les Américains connaîtront mieux, grâce à nous, la valeur du *fini*, l'importance du goût individuel chez l'ouvrier, toutes choses que la grande production en série risque d'abolir chez eux, comme en Allemagne et dans tous les pays d'industrie exubérante.

L'argent, si fluide chez eux que le chèque a remplacé toutes les accumulations monétaires, perdra peut-être chez nous un peu de sa timidité, — et déjà, en Amérique, les emprunts d'État commencent à enseigner aux classes moyennes la nécessité de l'économie et l'importance du bien familial.

Cette race plus jeune et qui se pique d'abolir le prolétariat, en permettant à tous d'accéder aux salaires élevés et aux satisfactions du confort, peut très bien aider nos classes ouvrières à s'acheminer vers cette société nouvelle que tous les vœux réclament pour les lendemains de la guerre ; — et les compensations d'une sociabilité qui n'est pas absente de nos classes ouvrières peuvent, d'autre part, faire comprendre à nos amis d'Amérique que l'ouvrier français se libérait par sa souplesse d'esprit et par une sorte de gentilhommerie familière, des apparentes entraves de la caste et de la classe.

Les braves gens de chez nous apprendront peut-être, dans le voisinage des soldats américains, qu'on ne déroge pas à mettre de l'eau dans son vin ; — les boys des stricts États tempérants verront qu'à mettre du vin dans son eau, l'on n'est pas nécessairement en danger de perdition.

Nos journaux, de si peu de corps, mais si ordonnés dans la substance qu'ils présentent, apprendront peut-être à organiser plus librement leur contact avec la vie économique du temps ; — le riche fouillis des quotidiens américains s'ordonnera peut-être selon des normes qui nous paraissent plus rationnelles que la présentation pêle-mêle des nouvelles du jour.

Notre éducation rationaliste, notre goût de l'évidence peuvent s'assouplir dans le voisinage de l'heureux empirisme américain. Pays inventeur du système décimal, terre d'élection des raisonnements qui partent des principes, la France peut aider les États-Unis à ramener sur le terrain de la déduction les entreprises de leur esprit.

Et ainsi du reste. Comme dans ces alliances où deux êtres se complètent sans se porter ombrage, les éléments de l'une et l'autre civilisation ont chance de s'accorder et de s'entr'aider pour une évolution vers des fins pareilles. L'Océan, lac franco-américain, Brest tendant la main à New-York, et la chaîne ininterrompue des bateaux qui amènent aujourd'hui le renfort américain, continueront, la guerre finie, un échange pacifique de bonnes volontés et une entr'aide nationale qui dépasse dans l'histoire des deux pays cette tragique collaboration guerrière d'aujourd'hui.

N'est-ce pas tout cela que nous avons lu dans le ciel de Paris, le jour du 4 juillet 1918, quand flottaient nos drapeaux étroitement mariés ? N'est-ce pas cela encore que signifiaient, de l'autre côté de l'Océan, les tricolores associés pour le 14 juillet ? Les destinées du génie français, même dans l'ordre économique, ne veulent pas s'accomplir selon le plan allemand. Notre mutilation de 1871, le sens de la justice, le tact instinctif de notre nation, tout s'opposait également à une coopération avec la Germanie. Coopération ? Nous eussions été des esclaves. A l'épreuve, le peuple français a senti que, chez l'Américain, l'activité pratique (qu'on nous vante chez l'Allemand) s'accompagne d'une autre sensibilité, d'une entente autrement digne des réalités humaines. Son choix est fait. Nous sommes prêts à collaborer.

C'est le sens de ces mots d'une petite Française, dont les Américains se plaisent à citer le cahier d'école : « Une petite rivière, l'Yser, disait-elle, est infiniment plus large, elle qu'un oiseau franchit d'un coup d'aile, que l'Océan dont la mouette met des jours à traverser les espaces ».

APPENDICE

LA PROFONDE QUALITÉ DE L'AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINE

I

Il me semble que, maintenant, je puis publier la lettre suivante, comme un signe de la magnanimité de nos Alliés. Quand M. Mark Baldwin me l'avait adressée, je n'avais pas cru devoir lui donner une suite, parce que nos jeunes gens mettaient leur honneur à se battre pour la Patrie ; mais elle m'avait profondément touché, et maintenant il faut qu'elle soit connue. On remarquera l'autorité qu'elle reçoit de celui qui l'a écrite :

Cher Monsieur,

Une idée, émise récemment à l'une des cérémonies du 4 juillet, en France, par un orateur américain, a été si cordialement accueillie par les Français et les Américains présents qu'il nous paraît opportun de la communiquer à un plus vaste public. Nous espérons que vous voudrez bien l'approuver, et que vous pourrez faire quelque chose pour la porter à la connaissance de ceux de qui dépend sa réalisation.

Voici cette idée :

Que par suite d'une entente, les soldats américains qui arrivent maintenant en France soient considérés, en aussi grand nombre qu'il sera nécessaire, comme les « remplaçants » des jeunes Français de la « classe 1920 », jeunes gens de 18 ans, qui devraient être prochainement appelés sous les drapeaux, si le Gouvernement Français le juge utile.

Devant l'espérance qu'une armée de 2 millions d'Américains

et plus sera en France dans six mois et sera suivie de « tous les hommes dont il y aura besoin », suivant la promesse du président Wilson, l'exemption de ces jeunes Français serait vraiment justifiée, — beaucoup d'entre eux étant les derniers fils laissés à des familles qui ont eu déjà un, deux ou trois des leurs tués, mutilés ou disparus. L'Amérique reconnaîtrait ainsi d'une manière concrète le sacrifice héroïque et prolongé de son Alliée : il n'y aurait certes pas de réponse plus belle et plus émouvante à toutes les protestations d'amitié faites aux troupes américaines, au président Wilson et à tous les Américains en général, en ce jour du 4 juillet.

Et en même temps que l'expression d'un sentiment très vif, ce ne serait que pure justice. L'Amérique a de grandes réserves d'hommes que la France n'a pas. Le plus jeune âge atteint par la conscription en Amérique est 21 ans; en France, la limite est déjà 19 ans. Jusqu'ici, l'Amérique a fait peu de sacrifices; la France est sur la brèche, jouant le jeu de tous les Alliés depuis quatre ans. C'est à peine si l'on s'apercevra, dans la vie civile du peuple américain, de l'absence de ceux qui tomberont inévitablement parmi les 300.000 hommes de la classe en question; la vie de la France souffrirait douloureusement de ces disparitions s'ajoutant au million déjà perdu, pour réparer les forces physiques et morales de la nation.

Ces jeunes gens viennent de commencer leurs études supérieures et professionnelles : ils seront les futurs médecins, ingénieurs, savants et spécialistes de France. Ils seront aussi les pères de famille de l'avenir. S'ils sont pris, qui les remplacera?

Il ne faut pas que cet incroyable sacrifice de toute sa jeunesse soit exigé de l'une des nations alliées, quand les autres ont en réserve des hommes plus âgés, plus libres, et moins indispensables.

Ce serait bien que des détachements arrivant des Etats-Unis à certains mois, par exemple en janvier et février 1919, fussent désignés comme les « remplaçants » de la classe française 1920. Ils seraient fiers de penser que les mères et les sœurs de France

appelleraient les bénédictions du ciel sur ceux qui leur conserveraient ainsi leurs fils et leurs frères, et à la France des citoyens et des pères de famille. Les Américains, sans nul doute, s'enrôleraient généreusement pour un tel service.

Cette idée de désigner des « remplaçants » est naturellement secondaire. La chose principale, c'est que le Gouvernement français trouve dans les mesures déjà prises en Amérique pour un avenir très proche, et devant l'assurance qui lui en serait donnée, une raison suffisante et justifiée pour laisser ces jeunes gens à leurs foyers et à leurs études.

II

Et comme pour faire pendant à ce texte américain, voici un texte français entre mille.

En circulant en Lorraine, j'ai trouvé, sur les murs du petit village de Saint-Benoît dans les Vosges, la touchante affiche que voici.

Avant de la lire, il est bon de se rappeler que cet obscur petit village de Saint-Benoît, au milieu des forêts du col de la Chipotte, est un des villages qui virent, en août 1914, au milieu des flammes de leurs maisons incendiées, nos blessés et nos prisonniers français massacrés à froid, en exécution des ordres du général Stenger, commandant la 52e brigade allemande.

Par une note transmise par le Ministère de la Guerre français (Direction du contentieux et de la justice militaire), nous savons que cet ignoble chef allemand, ce Stenger qui mérite la peine de mort, a ordonné en date du 25 ou du 26 août : « A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront abattus. Même les prisonniers en grandes formations seront abattus. Il ne doit pas rester un ennemi vivant derrière nous. »

J'épargne à mes lecteurs le récit des scènes atroces qui suivirent. Mais le fait était à rappeler, après qu'on a lu la proposition de M. Baldwin et avant qu'on lût l'affiche du maire de Saint-Benoît, afin qu'on mesure la différence qu'il y a entre les civilisations américaine et française d'une part, et la culture allemande de l'autre.

Voici maintenant l'affiche :

AMERICAN SOLDIERS, SALUTE !

The Saint Benoît inhabitants are very glad to see you. You are coming from your great remote country only in order

to shield our beloved France and the Liberty of the world.

We understand the beauty and the greatness of your sacrifice. America is powerful and wealthy, but you are above all a noble and sublime people.

Washington's children, you may be proud.

You are glorifying your country for ever!

Tell your mothers, your sisters, and your betrothed, that the French women, smiling through their tears, admire you with a maternal heart — you have come to avenge their beloved sons who died for their native land's sake. We are deeply grateful to you.

American brothers, good luck!

THE SAINT BENOÎT PEOPLE.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace : a Fernand Baldensperger . . . . . .

CHAPITRE PREMIER. — **La conscience américaine.**

L'élite américaine et la France. — Quelques lettres significatives. — Hommages à la France en armes 1

CHAPITRE II. — **Ce que pensent de nous les Américains.**

La délégation française à San Francisco. — Les premières impressions de guerre de M. Whitney Warren. — Les vertus ancestrales de la France sont toujours vivantes 9

CHAPITRE III. — **Ceux qui nous aiment en Amérique.**

Le message des Cinq Cents intellectuels américains. — Un appel de M. Paul Bourget. — Quelques manifestations de l'amitié charitable des États-Unis. 16

CHAPITRE IV. — **La nation américaine apparaît.**

L'Amérique tout entière debout contre l'Allemagne. — Evolution des sentiments américains. 23

CHAPITRE V. — **Que peut nous donner l'Amérique?**

Le service militaire et civil obligatoire. — La réquisition des vaisseaux allemands internés. — Le concours financier des Etats-Unis 30

CHAPITRE VI. — **En regardant passer les Américains.**

Le concours moral des Etats-Unis. — L'œuvre de Lincoln continuée par le Président Wilson 35

CHAPITRE VII. — **Une nouvelle étape de M. Wilson.**

L'arme économique des Alliés. — La « Société des Nations ». 40

CHAPITRE VIII. — **Comprendre les Américains, c'est les aimer et les honorer.**

I. L'erreur des Allemands. — L'Amérique industrielle et la guerre sous-marine. — Un peuple de citoyens 45

II. Les raisons supérieures de l'intervention américaine. — L'idéalisme démocratique aux Etats-Unis. — « Aider la France ! » — Frères d'armes 49

III. La France au premier plan de leurs sympathies. — Le souvenir de La Fayette. — Le prestige de la France. — Le miracle des langues 54

IV. Une ame nationale anime leur effort matériel. — Ampleur de cet effort. — La vraie valeur de la coopération américaine. — L'unité autour d'un idéal 59

CHAPITRE IX. — **Le secteur américain de la bataille.**

I. Leur armée ne vit-elle que d'improvisation ? — Les impressions d'une visite à l'armée américaine. — Origine des vertus guerrières du peuple américain. — Paroles mémorables de Lincoln 64

II. L'industrie au service de la guerre. — Spectacle offert par l'Amérique industrielle depuis l'intervention. — L'organisation et la surveillance des transports en France. — Les installations du front 68

III, La valeur de l'élément humain. — Le baseball, critérium de l'habileté physique. — Du domaine physique à l'ordre intellectuel. 72

IV. Une démocratie en armes. — La discipline dans l'armée américaine. — Les soldats américains et nos populations du front. — Importance d'un réconfort moral. 75

V. Comment les nôtres les jugent. — L'efficacité du concours militaire américain. — Pourquoi l'Américain se bat. — L'émulation entre le soldat français et le soldat américain. 78

CHAPITRE X. — **La coopération américaine survivra à la guerre.**

Parallèle entre les deux tempéraments américain et français. — Ils sont appelés à se compléter. — Perspectives d'après-guerre 82

APPENDICE. — **La profonde qualité de l'amitié franco-américaine** 87

FRANCE-AMÉRIQUE

Le Comité France-Amérique, *qui édite la Bibliothèque à laquelle cet ouvrage appartient, a été fondé, il y a dix ans, par un grand nombre de personnalités qui ont lancé l'appel suivant, résumant le programme du Comité :*

Les Français qui signent cet appel viennent de fonder une institution qui se consacre à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie entre la France et les nations américaines : c'est le Comité *France-Amérique*.

Travailler au développement des relations économiques, intellectuelles, artistiques, etc., entre les nations du nouveau monde et la nation française ; fonder une Revue mensuelle et y coordonner les renseignements les plus complets sur la vie économique et intellectuelle des peuples américains ; attirer en France des étudiants et des voyageurs des deux Amériques et leur préparer un accueil cordial ; encourager toute œuvre ou toute action qui fera connaître l'Amérique en France ou la France en Amérique : telle sera la direction donnée à nos efforts.

Les soussignés font appel au concours généreux et au dévouement actif de ceux qui, en France, s'intéressent aux Amériques et de ceux qui, dans les Amériques, s'intéressent à la France.

Cette fondation a été accueillie avec tant de faveur que, trois ans après, le nombre de ses membres actifs et de ses

adhérents dépassait le millier. A cette date, après avoir organisé en France une base solide, il a commencé à fonder des Comités correspondants en Amérique.

Dans l'Amérique du Nord, les Comités suivants fonctionnent sous la présidence : à Montréal, de l'Hon. sénateur Raoul Dandurand, ancien président du Sénat fédéral; à Québec, de M. Ferdinand Roy; à la Nouvelle-Orléans, de l'Hon. Juge Bréaux, ancien président de la Cour Suprême de la Louisiane; à Los Angeles, de M. L. W. Brunswig; à San Diego, de M. Eugène Daney, ancien président de la California Bar Association; à Seattle, de M. R. Auzias de Turenne; à Salt Lake City, du Major Richard W. Young, etc., etc. La Société « The Friends of France », de San Francisco, est également affiliée au Comité France-Amérique de Paris.

Le Comité de New-York est ainsi constitué : Président : Dr. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia; vice-présidents : Frédéric R. Coudert, Chauncey M. Depew, William D. Guthrie, Myron T. Herrick; trésorier : J. Pierpont Morgan; secrétaire : S. Reading Bertron; président du comité exécutif : F. Cunliffe-Owen; membres du Conseil de Direction : Robert Bacon, Peter T. Barlow, George W. Burleigh, William A. Clark, Paul Fuller, Warren L. Green, Mc Dougall Hawkes, A. Barton Hepburn, E.-H. Outerbridge, Georges Foster Peabody Edward Robinson, Henri W. Sackett, Herbert L. Satterlee, W.-K. Vanderbilt, Henry Van Dyke, Whitney Warren. Henry White, George T. Wilson

Dans l'Amérique latine, des Comités ont été constitués ou sont en voie de formation à Santiago du Chili, São Paulo, Buenos Aires, Montevideo, La Paz, Bogotá, Costa Rica, etc.

Le Comité de Sao Paulo, notamment, a organisé en 1913 une brillante Exposition d'Art français, dont la section

d'art rétrospective a servi à constituer le premier Musée d'Art français permanent en Amérique du Sud.

D'autre part, en France, une section spéciale, dite Ligue française de propagande, *a organisé un service de renseignements et de propagande en Amérique, touchant le tourisme en France, l'enseignement français, l'art français et les produits de l'industrie française.*

Le Comité central de Paris, qui a son siège social 21, *rue Cassette, se compose d'un Bureau, d'un Conseil de direction, de membres actifs et d'adhérents. Le Bureau de* France-Amérique *est actuellement formé des personnalités suivantes :*

Président du Comité : M. Gabriel HANOTAUX, *de* l'Académie française, ancien ministre des Affaires étrangères ; *président de la Ligue française de propagande :* M. HEURTEAU, délégué général du Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans; *président de la section France-Amérique latine:* M. François CARNOT; *président de la section France-États-Unis :* M. Alexandre MILLERAND; *président de la section France-Canada :* vicomte R. DE CAIX DE SAINT-AYMOUR; *président d'honneur de la Ligue française de propagande:* M. Georges PALLAIN, gouverneur de la Banque de France; *président de la Commission de l'Enseignement :* M. APPELL, de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences; *président de la Commission des Beaux-Arts :* M. François CARNOT, président de l'Union des Arts décoratifs; *président de la Commission de l'Industrie et du Commerce :* M. DE RIBES-CHRISTOFLE, président de la Chambre de commerce de Paris; *président de la Commission du Tourisme:* M. Edmond CHAIX, président de la Commission du Tourisme de l'Automobile-Club; *trésorier :* comte R. DE VOGUÉ; *directeur:* M. G. LOUIS-JARAY, membre du Conseil d'État.

Le Comité publie, depuis le 1er *janvier* 1910, *une Revue mensuelle* France-Amérique, *qui est la propriété du Comité, et des revues suppléments :* France-États-Unis, France-Amérique latine *et* France-Canada. *Cette revue*

étudie la vie des nations américaines dans toutes leurs manifestations politiques, nationales, économiques, financières, sociales, intellectuelles, artistiques, etc. Elle a publié régulièrement des articles et chroniques des auteurs les plus connus et les plus compétents. C'est une revue de luxe, qui avec ses suppléments paraît sur une centaine de pages de grand format, et publie chaque mois des gravures ou cartes en planches hors texte sur papier couché. Elle donne également le compte rendu complet des diverses manifestations, initiatives et organisations du Comité.

Le numéro (France et Etranger) : 2 fr. 50.

Abonnement annuel: 28 francs (France); 30 francs (Amérique); 32 francs (autres pays étrangers).

France-Amérique *paraît depuis le 1er janvier 1910; chaque année est envoyée franco contre 25 francs.*